N° 53 PRIX NET : 1 FR 50 ÉTRANGER : 2 FR

# LA REVUE THÉÂTRALE

M. Couture. - Studio-Lux.

VENTE ET ABONNEMENTS 14 RUE DES MINIMES PARIS



Mme ANNA JUDIC, dans *Le Bourgeon*.

# LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

*et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.*

VENTE & ABONNEMENTS

Au Siège de la Revue : **14, Rue des Minimes**

**PRINCIPAUX COLLABORATEURS :**

ALCANTER DE BRAHM. — GABRIEL BERNARD. — HENRY CÉARD. — ALBERT DAYROLLES. — HENRY EYMIEU. — HENRY FRANSOIS. — FÉLIX GALIPAUX. — ALINE GRENET. — GUSTAVE KAHN. — CH. BERT. — MAURICE LEFÈVRE. — CAMILLE LE SENNE. — THÉODORE MASSIAC. — Mme NANCY-VERNET. — STANISLAS RZEWUSKI. — CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — HENRI SECOND. — ADOLPHE THALASSO. — WILLY. — HENRY WELSCHINGER.

**ILLUSTRATEURS :**

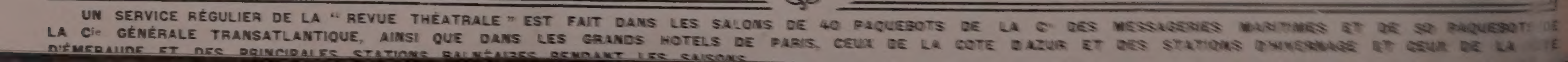
ADOLPHE COSSARD. — ED. FOURNIER. — HOFFBAUER. — MAURICE DE LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — LUCIEN MÉTIVET. — HARRY BLOOMFIELD. — ANDRÉ ALLARD. — PAUL DELAROCHE, etc.

PHOTOGRAPHIES STUDIA-LUX

## *SOMMAIRE DU NUMÉRO 53*


| | |
|---|---|
| *Le Bourgeon* | CAMILLE LE SENNE. |
| *Sous l'épaulette* | CAMILLE DE SAINTE-CROIX. |
| *Sacha. — Le Cœur d'Angélique* | HENRI WELSCHINGER. |
| *Irrésistible* | THÉODORE MASSIAC. |
| *Pour la Patrie* | ALCANTER DE BRAHM. |
| Napoléon et Madame Walewska | HENRI WELSCHINGER. |
| *L'Ancêtre*, à Monte-Carlo | STANISLAS RZEWUSKI. |
| Les Statuettes animées | L.-EDOUARD FOURNIER. |
| Revue des critiques | ALBERT DAYROLLES. |
| Les Concerts | CŒLIO. |
| Alfred de Musset au Théâtre | MARCELLO. |
| Le Théâtre dans le Monde | NANCY-VERNET. |
| *Les plaques de l'année*, chez Paul Boyer | G. F. |
| Théâtres à côté | HENRY FRANSOIS. |
| Les Tréteaux de la Mode. | ALINE GRENET. |



UN SERVICE RÉGULIER DE LA " REVUE THÉATRALE " EST FAIT DANS LES SALONS DE 40 PAQUEBOTS DE LA Cie DES MESSAGERIES MARITIMES ET DE 50 PAQUEBOTS DE LA Cie GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE, AINSI QUE DANS LES GRANDS HOTELS DE PARIS, CEUX DE LA COTE D'AZUR ET DES STATIONS D'HIVERNAGE ET CEUX DE LA COTE D'ÉMERAUDE ET DES PRINCIPALES STATIONS BALNÉAIRES PENDANT LES SAISONS.




L. GEISLER, *Directeur-Administrateur.*

**ABONNEMENTS :**
Un an : Paris........ 36 fr.
— Départements........ 36 fr.
— Étranger........ 48 fr.

**LE NUMÉRO :**
France........ 1 fr. 50
Étranger........ 2 fr. »

**RÉDACTION**
60, Rue de La Rochefoucauld, 60 — PARIS (IXe)
ED. GAUTHIER, *Rédacteur en chef* — G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Rédaction*
Photographies STUDIA-LUX

**DIRECTION & ADMINISTRATION**
14, Rue des Minimes — PARIS
ARM. GEOFFROY, *Secrétaire*
Pour Abonnements, Vente et Publicité
*S'adresser 14, rue des Minimes,* PARIS (IIIe)
Téléphone 249-94

Dans son numéro 54e, la *Revue Théâtrale* donnera, à côté d'un compte rendu détaillé du *Glatigny*, de M. Catulle Mendès, représenté à l'Odéon, deux très curieux articles établissant Albert Glatigny dans sa vérité — trop ignorée — ceci d'après des souvenirs précis et des documents irréfutables tout à fait nouveaux.

Dans ce numéro se trouvera encarté un merveilleux poème, que Glatigny lui-même croyait perdu.

La *Revue Théâtrale* se réserve, par la suite, de publier ce poème en édition de bibliophile, avec une notice détaillée, où seront corrigées les trop capricieuses légendes établies sur Glatigny.

N. D. L. R.

# Le *Bourgeon* au Vaudeville

Les spectacles d'un caractère tranché ont de l'agrément et surtout de la commodité pour les critiques qui n'aiment pas changer d'état d'âme deux ou trois fois par soirée. L'auditeur proprement dit attache moins d'importance à la hiérarchie des genres; il ne lui déplaît pas toujours de voir amalgamer le dur et le doux, le grave et le désopilant. Le succès du *Bourgeon* prouve ces dispositions éclectiques chez une intéressante majorité de payants. M. Georges Feydeau, l'auteur de ces petits chefs-d'œuvre de franche gaîté qui s'appellent l'*Hôtel du Libre-Echange* et la *Dame de chez Maxim's*, a risqué la grosse partie d'aborder un grand sujet, un sujet de comédie, sans renoncer entièrement à ses procédés de chatouilleur des rates bourgeoises. Il s'est imposé le tour de force de mélanger, dans une suite de trois actes très copieux, la physiologie et la psychologie, le mysticisme et le matérialisme ; il a pimenté cette salade et il a gagné la gageure d'y faire prendre goût au public.

Au bord de la mer, en Bretagne, la comtesse de Plounidec, une veuve d'âme assez naïve, a religieusement élevé son fils Maurice, dont elle veut faire un prêtre. Le jeune homme (qui a passé dix-neuf ans et que guette le service militaire) s'est plié sans effort apparent à une discipline monacale. Mais il pâlit; il a des vertiges. Sa mère s'inquiète ; son oncle, le marquis de Laroche-Tourmel, un fêtard retraité dont les lumières personnelles suffiraient à résoudre ce cas pathologique, aime mieux faire venir un médecin militaire qui, brutalement, met les points sur les *i* — des points gros comme la pleine lune sur des *i* qui seraient des mâts de navire : « Votre fils est neurasthénique par excès de vertu, déclare-t-il crûment à Mme de Plounidec. La sève le travaille. Laissez le bourgeon s'épanouir. »

La châtelaine rougit, tandis que le vieux marquis a des sourires entendus. Ainsi l'élément civil et l'élément militaire sont d'accord sur le caractère de la maladie et la nature du traitement. Il reste, paraît-il, à consulter le clergé. (En voyez-vous bien la nécessité ?) Un excellent curé de campagne, le directeur spirituel de Maurice, l'abbé Bourset, se trouve à portée d'interview. On le questionne ; il répond avec un embarras assez naturel, car la culture du bourgeon ne rentre pas dans le manuel du jardinage mystique, mais sans contester le diagnostic du docteur.

Le mal est avéré. Où chercher le remède ? Maurice est une façon d'ascète ; il a même découragé les dispositions gentiment affectueuses de sa cousine Huguette, la fille du marquis, une très alerte et très vivante petite personne. Avec une gaucherie explicable (aussi bien, ce n'est pas un joli métier pour une mère), l'austère châtelaine retient au manoir une femme de chambre accorte. Mais la Providence lui épargnera ce pis aller ancillaire ; elle enverra au petit Plounidec une compagne de marche (pour employer le vocabulaire imagé du major) plus digne de vaincre, au moins par son nom de guerre : Etiennette de Marigny, divette parisienne en villégiature sur

M. Couture.-Studia-Lux.



M. André Brulé (Maurice de Plounidec). — 1er Acte.



M. Couture. - Studia-Lux.

M. Louis Gauthier (Musignol).

la côte bretonne. Cette théâtreuse, dont l'amant, le lieutenant Musignol, est caserné dans la ville voisine, a la fantaisie de prendre un bain improvisé sur la plage de Roscoff: elle perd pied; Maurice la sauve et la rapporte jusque dans le château maternel, délicieusement évanouie, car elle s'est pâmée sur la poitrine du beau jeune homme à qui elle doit l'existence et qui, à cette minute suprême, lui est apparu comme un Prince Charmant doublé d'un Hercule nageur : « Jamais, déclare-t-elle à un prétendant résigné qui lui sert de confident, je n'ai ressenti un pareil coup de foudre! » Elle attend, avec une impatience fiévreuse, le retour du héros, qui est allé retirer son costume de bain. Il arrive enfin, revêtu de la soutane du séminariste et escorté par le bon abbé Bourset. « Quel dommage ! » murmure Etiennette, qui s'incline, déconcertée — mais ne se résignera pas.

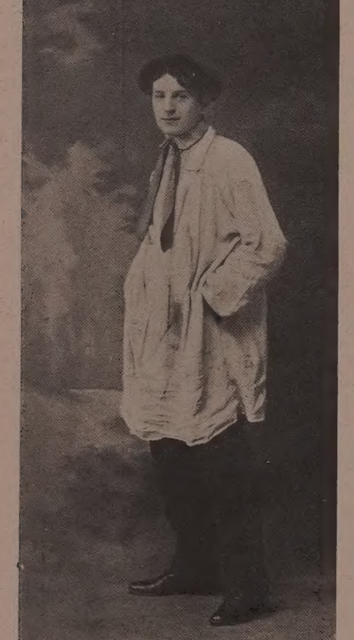
L'acte suivant nous conduit à Concarneau, où s'est fixée Etiennette, et nous apprenons que la pêcheresse, transmuée en Madeleine, reçoit chaque jour la visite du petit séminariste, devenu son guide mystique. Elle a congédié Musignol pour être la Thaïs d'un autre Athanaël. Il ne lui ménage pas la parole évangélique, il la prodigue même assez imprudemment aux inquiétantes amies de la dame : Cléo, la Choute, Paulette. On palabre dans une atmosphère où le spirituel semble avoir annihilé le charnel. Aussi M^me de Plounidec scandalise-t-elle la théâtreuse quand elle vient, dans une scène adroitement filée mais artificielle et paradoxale, demander à Etiennette d'être la bienfaisante jardinière qui fera foisonner le bourgeon. La jeune personne hésite à comprendre — elle est tellement innocente ! — puis s'indigne et sermonne la châtelaine, qui d'ailleurs n'a pas volé cette application de morale. La bonne dame se retire, confuse ; et, à peine a-t-elle tourné les talons que la fervente prêcheuse tombe dans les bras de Maurice, qui revient en costume de tourlourou, car il va commencer son service militaire. Il dompte ses dernières résistances, bien vagues ! en menaçant de rappeler Musignol. Le platonisme d'Etiennette était de la pacotille. On ne fait rien de sérieux en article Paris — pas même les Thaïs.



M. Couture. - Studia-Lux.

M. André Brulé
(Maurice de Plounidec.) — 3ᵉ Acte.

Troisième et dernier acte : un aimable début, couleur Musset et Fortunio. Le bourgeon s'est épanoui. Maurice voit la vie en rose, et, dans le jardin du presbytère de l'abbé Bourset où il a conduit Etiennette, il sourit à la belle nature qu'il lui semble découvrir pour la première fois. — Milieu de tableau encore assez amusant et original. Maurice, tout en renonçant à la vie religieuse, n'a pas perdu ses habitudes de discipline morale. Et, d'emblée, il ramène l'abbé Bourset sur le terrain périlleux de la casuistique : « Que doit faire un jeune homme qui a séduit une jeune femme ? — L'épouser ! — Très bien ! Alors je vais prévenir ma mère que je compte lui donner pour belle-fille M^lle Etiennette de Marigny. » L'abbé rougit et M^me de Plounidec lève les bras au ciel : « Cette femme dans ma famille ! Jamais ! » Avec plus de douceur, le vieux marquis explique à son neveu qu'il fait fausse route : « On n'épouse pas une Etiennette. — Pourquoi ? N'est-il pas écrit dans l'Evangile : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. » — Oui, beaucoup, beaucoup... Mais, vraiment, Etiennette a trop aimé ! » — Dénoûment conventionnel et médiocre ; M. Feydeau ne se contente pas de faire ramener Maurice à des idées moins héroïques par Etiennette qui, au fond, doit peu se soucier de devenir la bru méprisée de la comtesse de Plounidec ; il se charge encore de fiancer le jeune homme à la sémillante Huguette, si bien que cette pièce étrange — et viable par son étrangeté même — où les gens du métier apprécieront le quiproquo sentimental du deuxième acte, tandis qu'une partie du grand public sera séduite par les piments de la salade russe, mélange du sacré et du profane, de l'idéal et de la matière, tantôt dosé savamment, tantôt brutalement brassé — se termine comme un vaudeville de Scribe, par un appareillage de cousin-cousine.

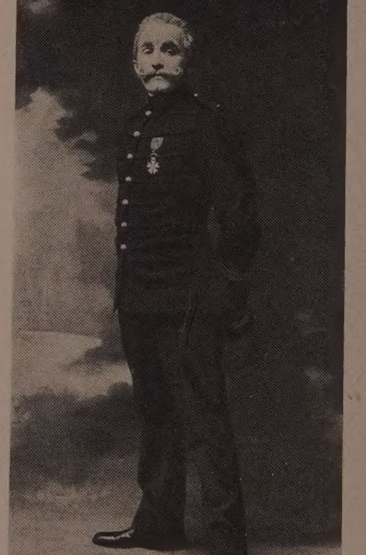


M. Couture. - Studia-Lux

M. Lucien Brulé (Jean Lou).

Le *Bourgeon* est bien monté, suivant les traditions du Vaudeville (il y a une série intéressante de décors d'Amable), et bien joué. M. André Brulé détaille avec sûreté les divers aspects du bourgeonnant Maurice, qui apparaît tour à tour en veston d'appartement, en costume de bain, en soutane, en tunique de fantassin. Il n'est tout à fait lui-même, je veux dire Chérubin et Cœur de Moineau, qu'au dernier acte, au cours des effusions lyriques dans le jardin du presbytère. Son frère, Lucien Brulé, silhouette avec gentillesse un rôle épisodique d'amoureux plébéien. M. Joffre a du naturel et de la bonhomie en curé de campagne, de l'école « transigeante ». M. Lérand communique une impressionnante énormité caricaturale au sournois fêtard Heurteloup, un beau-frère de M^me de Plounidec; et le quatuor de second plan, Baron fils, Gauthier, Dubosc, Victor Boucher, mériterait une distribution d'épithètes agréablement panachées. M^lle Jeanne Rolly prête son élégante arabesque et sa diction très convaincue aux éjaculations mystiques d'Etiennette. M^me Anna Judic, au sourire vraiment délicieux, sauve avec un tact infini les côtés scabreux du rôle de la comtesse. Elle en aseptise les gaffes, si j'ose ainsi parler. M^me Cécile Caron a une sécheresse provinciale savamment raiguisée et M^lle Yvonne de Bray une très savoureuse ingénuité.

Camille LE SENNE.



M. Couture. - Studia-Lux.

M. Victor Boucher
(Docteur Vetillé, médecin principal).

M. Couture. - Studia-Lux.

M. Duquesne (capitaine Lancelin).

## THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

# "Sous l'Épaulette"

### DRAME EN CINQ ACTES, DE M. A. BERNÈDE

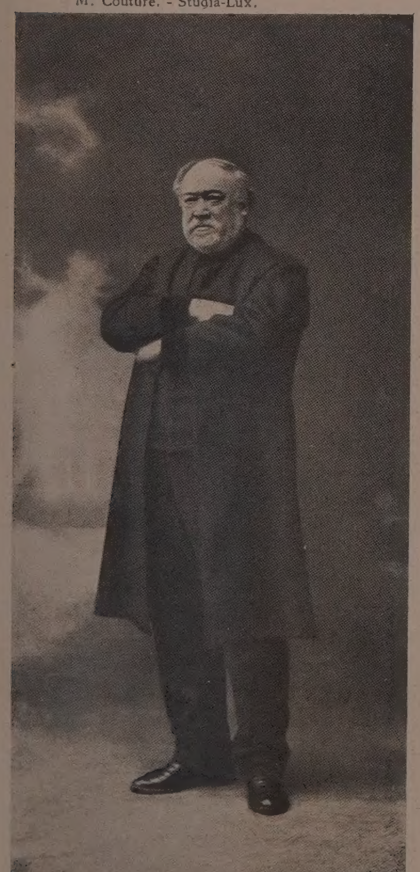
Les cinq actes de M. Bernède tracent une orientation spéciale au public des pièces militaires. Ce n'est plus la comédie-farce où les mœurs de la caserne et du camp sont chargées à fond par la verve d'un Courteline. On n'y entend pas non plus prédominer dans la gravité du drame les vives sonneries du rappel patriotique ; c'est plutôt une donnée de tendance conciliatrice et de propagande cordiale. Déjà, dans une œuvre qui réussit brillamment au Vaudeville, cette intéressante *Retraite*, traduite de l'allemand, le dramaturge berlinois avait mis en scène l'antagonisme des deux castes militaires qui divisent l'armée impériale en deux familles hostiles : la caste des bas-officiers et celle des hauts gradés ; et cette dramatisation avait été conçue dans une pensée de rapprochement fraternel entre les deux grands corps ennemis.

La *Grande famille*, de M. Arquillière, représentée depuis, non sans succès, à l'Ambigu, montrait de même une rivalité de lieutenant à sergent.

Venant à son heure, *Sous l'Epaulette* se distingue en ceci qu'il n'y est plus question de conflits entre inférieurs et supérieurs ; mais bien d'une animosité, d'une sorte de lutte de classes entre deux catégories d'officiers servant dans la même *arme*, à presque égalité de galons.

On sait que c'est dans les escadrons de cavalerie que se sont réfugiés, depuis une trentaine d'années, les héritiers de grands noms aristocratiques, voués par goût, par éducation et par doctrine aux professions militaires. Engagés volontaires, polytechniciens ou saints-cyriens, le plus grand nombre des jeunes gens que la naissance a largement pourvus de fortune et de titres, affluent dans les régiments de dragons, de hussards et de cuirassiers, et s'y créent systématiquement une sorte de confrérie féodale. Il s'ensuit qu'un jeune homme né pauvre et dans la petite bourgeoisie ou dans le *quart-état* des faubourgs et des campagnes, s'il se sent la vocation des armes et s'il se hasarde ailleurs que dans l'*infanterie*, l'*artillerie* et le *génie*, se trouve en contact journalier avec des camarades, presque tous nobles et bien pourvus de grosses fortunes et de hautes relations. Il en résulte pour l'intrus d'inévitables et irréparables froissements ; et c'est un fait constant que beaucoup de carrières commencées avec foi, mérite et courage, se sont découragées, après de brillants débuts, devant d'insurmontables difficultés morales et matérielles.

M. Couture. - Studia-Lux.



M. Léon Noel (le pasteur Ferbach).

M. Couture - Studia-Lux.



Mlle Flore Mignot (Jeanne Morin). Mlle Blanche Barat (Madame Brévannes).

Plus sage et plus heureux que nombre d'écrivains excitateurs qui ne savent chercher leur succès littéraire que dans l'exploitation des rancunes obscures et leur facile exaspération, M. Bernède a trouvé le sien dans un clair exposé de griefs réciproques, dans un débat loyal et dans une sorte de déduction moralisatrice qui rend justice sans parti-pris d'attiser malignement l'esprit de représailles.

Son héros, Ferbach, est né en Alsace, d'un père pasteur. Celui-ci, au moment de l'annexion, ne put opter pour la France, ses concitoyens l'ayant supplié de rester parmi eux dans

M. Couture. - Studia-Lux.

M. Marié de l'Isle (lieutenant Ferbach).

une pensée de mélancolique fidélité, de consolation et d'espérance. Mais le jeune homme n'a pas les mêmes raisons d'accepter la germanisation.

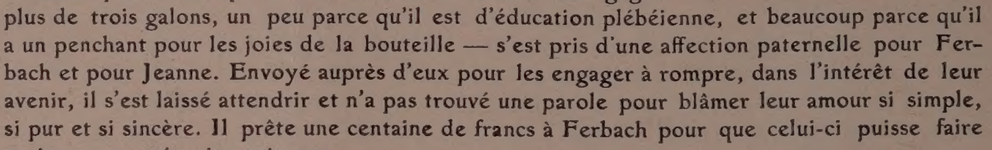
Parvenu à l'âge de la conscription, il est venu en France, s'est fait naturaliser et a pris du service dans un régiment de dragons. Il est probe, sérieux, énergique et travailleur. Par son mérite et par son zèle courageux, sans fortune et sans appuis, il s'est assez rapidement élevé jusqu'au grade de lieutenant. Tous ses camarades, Thénisy, Albaret, Brévannes, etc., sont aristocrates et riches. Ils le tiennent à distance et lui font sentir qu'il n'est pas des leurs. En outre, Ferbach a rencontré une jolie orpheline, Jeanne Morin, aussi pauvre que lui, et s'en est fait aimer. Le vieux pasteur, ayant appris cette liaison irrégulière, l'a désapprouvée. Il a refusé son consentement au mariage et le petit lieutenant vit en faux ménage avec sa maîtresse. Leur maigre budget s'équilibre mal avec la faible solde de l'officier. Ils s'endettent, et les créanciers se font menaçants.

M. Couture. - Studia-Lux.

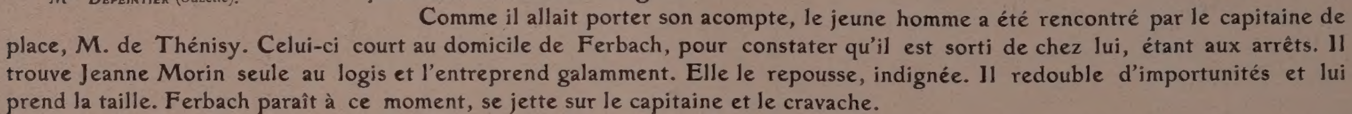


Mlle Depeintier (Suzelle).

Dans cette situation critique, Ferbach ne peut tolérer davantage l'espèce de quarantaine humiliante où le tiennent les autres lieutenants. L'un d'eux, qui s'est d'ailleurs permis d'impertinentes galanteries à l'adresse de Jeanne Morin, se montre particulièrement agressif. Ferbach le rend responsable de l'attitude de tous. Provocation. Duel. L'amant de Jeanne blesse son adversaire, et tous deux sont mis aux arrêts. Leur colonel, M. de Montarlan, bien qu'il ait quelque estime pour les belles qualités de l'officier pauvre, n'est que trop enclin à subir l'esprit de caste ; ses faveurs vont aux officiers de son monde ; et Ferbach, accablé d'injustes vexations, ne trouve pas auprès de lui l'équitable appui qu'il pourrait attendre de son chef de régiment. Seul, un vieux brave, le capitaine Lancelin, qui fut de la même promotion que M. de Montarlan, mais ne sut gagner



plus de trois galons, un peu parce qu'il est d'éducation plébéienne, et beaucoup parce qu'il a un penchant pour les joies de la bouteille — s'est pris d'une affection paternelle pour Ferbach et pour Jeanne. Envoyé auprès d'eux pour les engager à rompre, dans l'intérêt de leur avenir, il s'est laissé attendrir et n'a pas trouvé une parole pour blâmer leur amour si simple, si pur et si sincère. Il prête une centaine de francs à Ferbach pour que celui-ci puisse faire patienter un créancier exigeant.

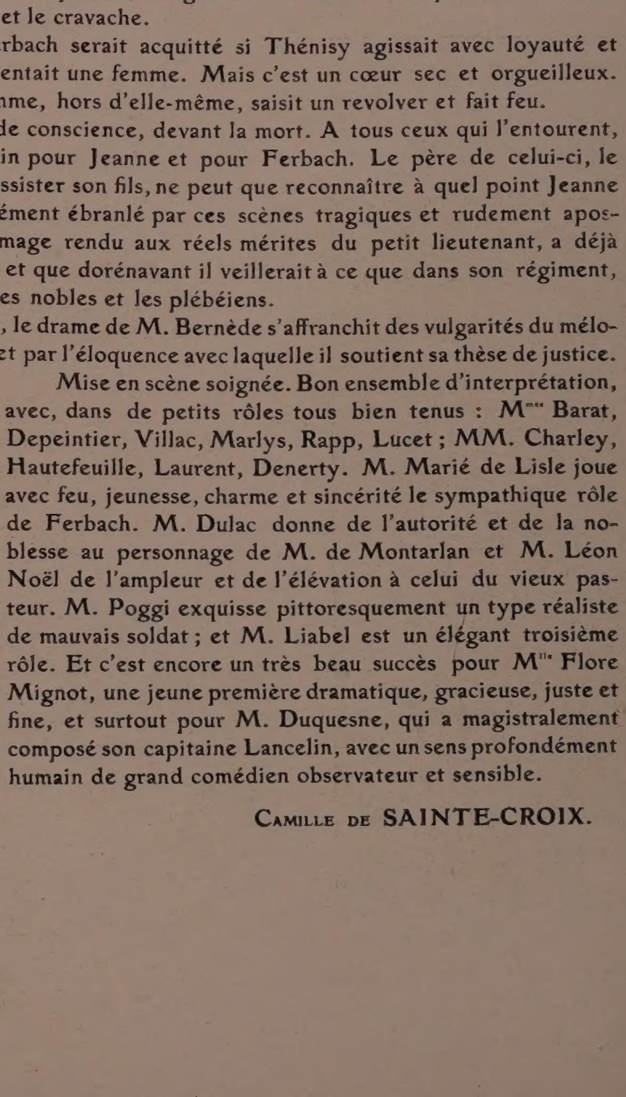


Comme il allait porter son acompte, le jeune homme a été rencontré par le capitaine de place, M. de Thénisy. Celui-ci court au domicile de Ferbach, pour constater qu'il est sorti de chez lui, étant aux arrêts. Il trouve Jeanne Morin seule au logis et l'entreprend galamment. Elle le repousse, indignée. Il redouble d'importunités et lui prend la taille. Ferbach paraît à ce moment, se jette sur le capitaine et le cravache.

Voies de fait envers un supérieur. C'est le conseil de guerre. Ferbach serait acquitté si Thénisy agissait avec loyauté et proclamait devant le tribunal n'avoir été frappé que parce qu'il violentait une femme. Mais c'est un cœur sec et orgueilleux. Jeanne Morin l'adjure de dire la vérité. Il refuse. Alors, la jeune femme, hors d'elle-même, saisit un revolver et fait feu.

On accourt. Blessé mortellement, le capitaine cède à un retour de conscience, devant la mort. A tous ceux qui l'entourent, il raconte les faits tels qu'ils se sont passés. C'est l'acquittement certain pour Jeanne et pour Ferbach. Le père de celui-ci, le vieux pasteur, qui était venu d'Alsace pour témoigner aux débats et assister son fils, ne peut que reconnaître à quel point Jeanne mérite d'être aimée. Il donne son consentement au mariage. Profondément ébranlé par ces scènes tragiques et rudement apostrophé par le brave Lancelin, M. de Montarlan, dans un tardif hommage rendu aux réels mérites du petit lieutenant, a déjà promis que la leçon ne serait pas perdue et que dorénavant il veillerait à ce que dans son régiment, il n'y ait plus de haine de caste entre les nobles et les plébéiens.

Bien construit, intéressant et brillant, le drame de M. Bernède s'affranchit des vulgarités du mélodrame par une excellente tenue littéraire et par l'éloquence avec laquelle il soutient sa thèse de justice.



Mise en scène soignée. Bon ensemble d'interprétation, avec, dans de petits rôles tous bien tenus : Mmes Barat, Depeintier, Villac, Marlys, Rapp, Lucet ; MM. Charley, Hautefeuille, Laurent, Denerty. M. Marié de Lisle joue avec feu, jeunesse, charme et sincérité le sympathique rôle de Ferbach. M. Dulac donne de l'autorité et de la noblesse au personnage de M. de Montarlan et M. Léon Noël de l'ampleur et de l'élévation à celui du vieux pasteur. M. Poggi exquisse pittoresquement un type réaliste de mauvais soldat ; et M. Liabel est un élégant troisième rôle. Et c'est encore un très beau succès pour Mlle Flore Mignot, une jeune première dramatique, gracieuse, juste et fine, et surtout pour M. Duquesne, qui a magistralement composé son capitaine Lancelin, avec un sens profondément humain de grand comédien observateur et sensible.

Camille de SAINTE-CROIX.

M. Couture. - Studia-Lux.

M. J. Dulac (Colonel de Montarlan).

M. Couture. - Studia-Lux.





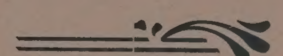
Mlle Rapp (Madame Charley).

M. Couture - Studia-Lux.

M. Arvel (Ludorff.)

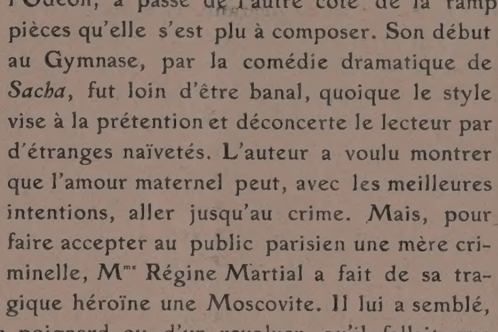
# THÉATRE DU GYMNASE



# "SACHA" 

## et le "CŒUR D'ANGÉLIQUE"

Mme Régine Martial, après avoir brillamment joué sur les planches de l'Odéon, a passé de l'autre côté de la rampe et entrepris de faire jouer les pièces qu'elle s'est plu à composer. Son début au Gymnase, par la comédie dramatique de *Sacha*, fut loin d'être banal, quoique le style vise à la prétention et déconcerte le lecteur par d'étranges naïvetés. L'auteur a voulu montrer que l'amour maternel peut, avec les meilleures intentions, aller jusqu'au crime. Mais, pour faire accepter au public parisien une mère criminelle, Mme Régine Martial a fait de sa tragique héroïne une Moscovite. Il lui a semblé, pour permettre à une femme de s'armer d'un poignard ou d'un revolver, qu'il fallait que cette femme fût Russe, authentiquement Russe.



M. Couture. - Studia-Lux

Mlle Camille Liceney (Jeanne Duclos). — 1er Acte.

Donc, Hélène de Villiers, qui a épousé un diplomate français et qui est devenue veuve de bonne heure, a reporté toute sa tendresse sur son fils unique, Alexandre, dont le nom moscovite est Sacha. Ce jeune homme, beau comme le jour, doit, suivant elle, faire le bonheur d'une jolie Américaine, Jeanne Duclos, dont les charmes et les millions forment un attrait irrésistible. Mais Sacha est un être capricieux. Quand il était petit, il manifestait déjà des idées bizarres. Se promenant en hiver au bord d'un étang, il eut envie des étoiles qui reluisaient dans l'eau. Sa mère ordonna à un moujik d'aller chercher ces étoiles. Le moujik obéit, se jeta dans l'eau glacée et n'en rapporta qu'une pleurésie dont il mourut. Aujourd'hui, Sacha se contente d'une autre étoile. C'est une belle amie de sa mère, Mania Ludorff, qui l'a séduit. Mariée à un Russe beaucoup plus âgé qu'elle et fort déplaisant, Mania cherche des consolations et des distractions. Elle les a trouvées chez Sacha qui s'est épris pour elle d'une passion folle, quoiqu'elle ait déjà prodigué ses tendresses à d'autres qu'à lui.

Mme de Villiers, qui a été la première à favoriser cette intimité, et qui a vu les deux jeunes gens se parler avec une certaine familiarité, n'attache pas d'abord une grande importance à leur liaison. Elle croit que les millions et les grâces de l'Américaine l'emporteront facilement sur les séductions de Mania. Elle tolère donc ce qu'elle croit n'être qu'un flirt passager. Mais la tendresse de Sacha et de Mania devient bientôt un amour violent, profond, passionné. Hélène de Villiers s'en aperçoit et vient faire à son fils — il est un peu tard — une scène terrible. Mania, cachée derrière une portière du boudoir, a tout entendu et se désole. Dès qu'Hélène est partie, elle supplie Sacha de ne plus penser à elle. Mais le malheureux, qui ne pourrait vivre sans Mania, s'oppose à son départ et lui propose de l'enlever. Ils iront vivre dans l'azur, loin d'une mère jalouse, loin d'un mari détesté. Mania, après avoir hésité, se laisse convaincre, mais, prise bientôt de remords, va franchement dire à M. Ludorff, son mari, qu'elle l'a trompé et qu'elle ne peut plus vivre ainsi. Elle le supplie de l'emmener à l'étranger, pour la faire échapper à une faute irréparable. Ludorff, un type tout particulier de sceptique et

M. Couture. - Studia-Lux.

M. Alerme (Alexandre de Villiers).

M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Camille Liceney (Jeanne Duclos). — IIIe Acte.

M. Couture. - Studio-Lux.



M^lle^ Marguerite Lavigne
(Joséphine, dans le *Cœur d'Angélique.*)

d'ironiste russe, refuse. Sa femme le tromperait aussi bien ailleurs qu'en Russie. Il faut qu'elle reste. Il le veut. Ce sera sa vengeance de la voir souffrir. L'amour de Sacha, qui devait faire sa joie, ne sera que tourment pour elle, et il jouira de ce tourment. Il le dit sans colère, mais avec une cruelle méchanceté.

Mania, outrée de honte et de fureur, se sacrifiera. Mais elle ne donnera pas à son affreux mari le spectacle de sa misère. Elle partira avec Sacha, puisqu'elle ne peut faire autrement. Cette fois, elle a compté sans Hélène, qui se dresse devant elle et l'engage à laisser Sacha épouser Jeanne Duclos. Vaines paroles! Mania n'entend qu'une voix, n'écoute qu'une prière : celle de Sacha. Alors, Hélène, affolée, prend un revolver oublié dans un tiroir, et tire sur Mania. Celle-ci, blessée mortellement, va de siège en siège, s'abattre sur une chaise longue où l'infortuné Sacha recueille son dernier soupir dans un dernier baiser. Ce dénouement est celui de *Serge Panine*, du *Mariage d'Olympe*, de la *Lutte pour la vie*, et *tutti quanti*. Sacha pourra épouser un peu plus tard la belle milliardaire américaine, parce que Mania lui a déclaré en mourant qu'elle s'était frappée elle-même pour assurer son bonheur. On ne peut pas être plus généreuse. Mania est morte en beauté, dans une robe gris ramier, tandis que sa meurtrière portait une robe traîtresse de satin tilleul. Rien de plus suggestif que ces toilettes qui montrent à quel point l'auteur féminin d'une comédie sait apprécier leur importance et leur valeur! Voilà ce que Dumas fils lui-même ne soupçonnait pas !... M^me^ Andrée Mégard a fait de la belle slave Mania la créature passionnée qu'avait rêvée Régine Martial, tout en imitant jusqu'à l'agacement les accents et les tics de Sarah Bernhardt. M^lle^ Suzanne Munte est bien la mère farouche, capable de tout, même d'un crime, pour assurer l'avenir du fils qu'elle aime avec frénésie. M^lle^ Camille Liceney, MM. Arvel et Alerme ont convenablement interprété leurs rôles.

M. Couture. - Studio-Lux.



M. Numès (Jean Darcey, dans le *Cœur d'Angélique.*)

M. Ed. Guiraud a fait jouer, le même soir, au même théâtre, une historiette drôlatique en un acte, le *Cœur d'Angélique*, qui a paru jadis au Théâtre-Trianon. L'avocat Jean Darcey a pour femme une nouvelle Xantippe répondant au nom suave d'Angélique. Cette personne n'est pas du tout confite en douceurs. Elle est revêche, grondeuse, acariâtre. Pour se consoler de ses méchancetés, Darcey va chercher en son office quelques distractions. Mais voici qu'un méchant hasard le met en face d'un monsieur qui vient, je ne sais comment, lui révéler sa passion pour sa femme. Au lieu de se fâcher, Darcey a une idée. Il présentera Félix Pothain — nom qui ne manque pas d'épices ! — à Angélique et se servira de ce grotesque comme d'un bouclier. En effet, à peine Angélique a-t-elle aperçu Félix, qu'elle devient tendre comme un agnelet. En cette demeure orageuse, le calme va succéder aux tempêtes qui l'ébranlaient tous les jours. C'est la farce du *Plus heureux des trois* remise en un acte à la scène, non sans esprit. MM. Numès, Pierre Achard, M^lles^ Camille Preyle et Marguerite Lavigne — cette dernière a les intonations baroques de sa mère — ont joué cette fantaisie qui rappelle les fantaisies de Courteline, avec l'excentricité qui lui convient.

Un mot a eu beaucoup de succès. Comme Félix Pothain félicitait le mari complaisant sur l'empire qu'il exerçait sur lui-même, Darcey répondit : « L'empire, c'est la paix... du ménage ! »

Henri WELSCHINGER.

M. Couture. - Studio-Lux.



M^lle^ Camille Preyle (Angélique).

M. Couture. - Studio-Lux.



M. Pierre Achard
(Félix Pothain, dans le *Cœur d'Angélique*).

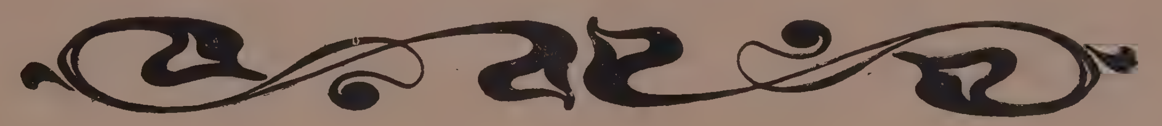
M. Couture. - Studio-Lux.




Mlle JEANNE ROLLY, dans *Le Bourgeon*.

« *Irrésistible.* » — 1er Acte. Cl. Paul Boyer.

Mlle Carlix (Antoinette d'Ayrac). Mlle Félyne (Hedwige de Tresmes). M. Noblet (Robert d'Ayrac). M. André Simon (Prince de Tresmes). Mme Marie Magnier (Mme Martois). M. Colombey (Martois).
M. Rozenberg (Marc de Vandel).



# " IRRÉSISTIBLE ! "

**Comédie en quatre actes, de M. Auguste GERMAIN, représentée pour la première fois aux Nouveautés, le Mardi 6 Mars 1906.**

Le colonel de Montarlan, à la Porte-Saint-Martin, se plaint que les militaires soient chassés de partout. — Pas du Théâtre, mon colonel — pourrait-on justement lui répondre. Dans ce milieu, qui est notre domaine, c'est eux, précisément, que l'on voit partout, même à l'Opéra, dans l'*Étranger*, de M. Vincent d'Indy, repris par M. Gailhard pour se mettre au goût du jour. Partout, vous dis-je, ce ne sont qu'uniformes, épaulettes d'or ou d'argent, aiguillettes, sabres, bottes Chantilly, houseaux ; partout de braves et galants officiers, pimpants, hardis, moustaches en croc, irrésistibles !...

*Irrésistible !* Eh ! oui, M. Auguste Germain a trouvé le titre qui convient à cette vogue indéniable. Quelle que soit, dans la réalité, la façon dont on traite la « culotte rouge » — sur la scène, son influence se manifeste avec une évidence indéniable : elle s'y impose, elle est irrésistible !

Grâce à ceux qui la portent ? Peut-être.

Aussi bien, comment, aux Nouveautés, le commandant Robert d'Ayrac ne serait-il pas irrésistible ? A peine a-t-il dépassé la quarantaine : c'est le plus jeune de sa promotion. Hussard, naturellement, et séduisant, et fringant ! Ah ! morbleu ! toutes les femmes l'adorent, et il le leur rendrait sans réserve, s'il ne venait de se marier avec la fille de ce digne sénateur Martois, la ravissante Antoinette, dont il avait demandé la main pour son neveu, le gentil lieutenant Marc de Vandel — qui n'est que dragon, par malheur ! — et à qui Antoinette a préféré l'oncle, au dolman bleu de ciel et à l'allure conquérante. Les hussards, voyez-vous ! les hussards, il n'y a qu'eux !

De fait, le commandant d'Ayrac et sa chère mignonne Antoinette viennent de rentrer de leur voyage de noces, durant lequel ils ont bien employé leur temps. La mère de la jeune femme, Mme Martois, qui aurait préféré donner sa fille au lieutenant

plutôt qu'au commandant, en apprenant ce résultat si contraire à ses combinaisons machiavéliques, accourt chercher Antoinette et déclare qu'elle va l'emmener avec elle et la gardera jusqu'au moment où « bébé » aura fait son entrée dans le monde — et cela pour épargner toute fatigue à la future petite maman.

Celle-ci n'est satisfaite que tout juste des décisions de Mme Martois. Quitter son mari pendant plusieurs mois, c'est bien hasardeux. D'autant que le beau-père, l'important sénateur Martois, a mis en relation le brillant commandant avec le prince — et surtout la princesse — de Tresmes, des amis... Or, le prince de Tresmes néglige sa femme, trop jeune pour lui. Il s'intéresse aux personnes mûres, ce singulier prince, notamment à l'imposante Mme Martois, un fruit qui lui paraît superbe et semble lui murmurer ce conseil assez risqué : « Goûtez, et vous verrez ! » — Il ne l'envoie pas dire à la belle-mère, qui, malgré la fermeté... de ses principes, écoute d'une oreille presque complaisante les propos flatteurs du prince. Ah ! si elle n'était pas honnête femme !...

N'empêche que ce flirt la distrait, et qu'elle ne s'aperçoit pas de celui que la princesse de Tresmes tente d'établir avec son gendre. Il résiste, le commandant ! Tant que sa femme est là, il lui demeure fidèle. La belle-mère a beau les obliger à faire chacun chambre à part, on est hussard, que diable ! et puis c'est joliment émoustillant de monter à l'échelle... et de pénétrer chez sa femme par la fenêtre, au vu et su de tout le monde !...

Mais quand l'impitoyable Mme Martois est partie avec la pauvre Antoinette, ah ! dame, cela change la thèse du tout au tout. Un commandant de hussards anachorète ! Merci ! Qu'est-ce qu'on dirait, à l'escadron ?... Et puis, ce soir du 14 Juillet, dans ce rez-de-chaussée de garçon donnant sur l'Esplanade des Invalides, va-t-il rester solitaire, alors qu'autour de lui l'on célèbre la Fête Nationale, quand son beau-père, son neveu, le prince de Tresmes lui-même, étrangement lanciers..., non, lancés !... passent en un joyeux coup de vent !... Ce coup de vent se résoud en un orage formidable, à l'instant même où se montre la princesse de Tresmes, surprise par la tempête. Et le commandant Robert d'Ayrac sait que le tonnerre et les éclairs produisent sur la princesse un effet extraordinaire, qu'ils la rendent douce et tendre comme poulette ; et il ne ferait pas honneur à son arme !... Allons donc ! tout conspire à vaincre ses remords, et son cœur est absous !...

Cl. Paul Boyer. « *Irrésistible* ». — IIe Acte.



M. Noblet (Robert d'Ayrac). Mme Marie Magnier (Mme Martois).
Mlle Félyne (Hedwige de Tresmes).
M. Colombey (Martois).

Parfaitement, absous, car l'indulgente Antoinette, qui a tout découvert, a aussi tout compris. Elle s'est rendu compte que son absence fut la principale cause de la faute du commandant. Sans compter qu'il a rendu un fier service au prince en lui assurant un héritier, grâce auquel ce mari prédestiné conservera un majorat qu'il risquait fort de perdre. Tout est donc pour le mieux, Antoinette emmènera son mari dans la plus chic garnison d'Algérie, où l'attendent les galons de lieutenant-colonel, qu'il n'a certainement pas volés... « Il est *irrésistible !* » s'écrie en conclusion la belle-mère, à la fois vaincue et ravie.

Le commandant, c'est M. Noblet, vif, alerte, spirituel, d'une séduction vraiment... irrésistible, c'est le mot. Mais pourquoi ne quitte-t-il jamais l'uniforme ? Cela est-il bien dans les habitudes des militaires au grand chic ? Et puis, par une chaleur de 14 Juillet, il porte un gilet blanc sous son dolman ! C'est peu croyable. Mais qu'il est fin et attractif ! comme il justifie pleinement le titre de l'ouvrage qui définit son caractère !... M. Rozenberg est un lieutenant de dragons qui porte fort gentiment le casque, surtout quand il a son pompon. Le prince de Tresmes, sous les espèces de M. André Simon, est tout ensemble remarquablement imposant et d'un sentimental amusant à l'ex...Tresmes ! Et n'oublions pas M. Colombey, beau-père tout ce qu'il y a de plus sénateur ohé-ohé ! et M. Landrin, baderne qui a de... Landrin à revendre.

Les femmes sont tout simplement délicieuses !... Exquise, Mlle Suzanne Carlix, épouse modèle, rusée, aimante, indulgente, avec des toilettes à ravir les anges ! Et Mme Marie Magnier, donc ! quelle belle-mère ! si belle toujours en son imposante opulence, avec une verve, une fougue, et un manteau de voyage qui lui donne des magnièr...es de reine !... Et Mlle Félyne ! princesse constamment prête à tromper son mari quand il y a de l'orage, et si adorable qu'elle a sûrement le coup de foudre... *irrésistible !*

Théodore MASSIAC.

Mlle Rabuteau.
(Portrait de M. Guillemin).

# POUR LA PATRIE

Il entre dans les destinées de certains êtres dont le nom s'inscrit dans notre histoire, des conditions déterminantes qui font de ces personnages des symboles vivants de la patrie qui les enfanta.

La figure de Marie Walewska, à l'exemple de celle non moins résignée de Marie Leczinska, traduit merveilleusement l'impression d'une Pologne vouée depuis près de deux siècles aux discordes civiles, et à l'espoir toujours vainement caressé d'une indépendance reconquise.

Telle la plaintive élégie aux longs habits de deuil, cette figurine délicate et parfois douloureuse, apparaît sur la scène du monde comme le type bien vivant du sacrifice inutile.

Lorsqu'en 1807, Napoléon parcourt triomphalement les cités polonaises, après avoir imposé à l'Europe ses volontés, et réduit le roi de Prusse à l'état d'infime roitelet, la noblesse varsovienne caresse l'espoir d'une restauration du vieux royaume aboli, et décide que nul renoncement ne doit être épargné pour aboutir à ce résultat. L'Empereur des Français est le maître de réinstituer cette nation sur la carte du monde. Dès lors, il importe de satisfaire tous ces caprices. D'ailleurs, à Bronic, n'a-t-il pas décoré de vieux braves et montré sa sympathie aux guerriers polonais rangés sous son étendard ? Précisément, il a remarqué là une jolie femme venue pour admirer le héros, et les traits de cette personne ont hanté ses visions. C'est elle, c'est la comtesse Walewska qui, partant, sera l'instrument choisi pour réaliser, bon gré, mal gré, le dessein des nobles polonais.

On sait, par les travaux historiques et documentaires de Frédéric Masson et de Paul Gruyer, comment, après une résistance désespérée aux caprices de l'homme, la victime se donna en rançon au conquérant, avec la même abnégation que ses parents mâles mettaient à se faire tuer pour la gloire impériale.

Le marquis de Castellane, lui-même, auteur de la présente pièce, dans une étude parue à la *Nouvelle Revue*, sur les *Faiseuses d'Empire*, a très habilement traduit ces états d'âme, sans omettre le voyage de Marie Walewska à l'île d'Elbe, où l'épouse légitime de Napoléon refusa de le suivre. Mais le projet de retour, qui devait s'effectuer en France, abrégea cette dernière page de l'idylle attristée, et Marie Walewska connut dès lors l'affligeante torture morale qui devait l'obséder pour le reste de ses jours, lorsqu'elle dut se rendre à la réalité des faits.

C'est peut-être cette même impression qui dissuada jusqu'à ce jour nos auteurs dramatiques de poser en scène une héroïne dont chacun des actes s'encadrerait dans un décor de tristesses, de larmes ou de honte. Plus courageux, M. de Castellane a tenté cet effort avec le concours d'une artiste sincère et de qualités multiples, plus marquée peut-être en vue des créations parisiennes à la manière de Réjane, que pour des caractères aussi tranchés que ceux des drames historiques. Le drame se présente dans une somptuosité de décors et de costumes dignes d'un public plus intéressant que celui de l'Ambigu, avec le concours d'un Napoléon comme il s'en est peu trouvé au théâtre, j'ai nommé M. Castillan, si profondément saisissant dans la scène des adieux de Fontainebleau, si exact en ses restitutions où les poses familières du Petit Caporal sont traduites jusqu'aux moindres détails ; avec, enfin, des comparses aussi appréciés que MM. Liezer *(Magot)*, Grey *(Poniatowski)*, et Mme Verlain *(Obolinska)*, et Dauville *(Mme Lecot)*. Ce drame, en dépit des inexpériences d'un début, méritait de fournir une plus longue carrière. Mais il avait peut-être contre lui le souvenir des raisons d'Etat qui en formaient le fond ; et ce souvenir, ajouté à d'autres discordances, explique, sans le justifier au yeux du spectateur impartial, l'accueil éphémère dont, nouveau sacrifice posthume, Marie Walewska (ou Walenska, pour se conformer au programme), aura été l'objet.

Alcanter de BRAHM.


Mlle Rabuteau, rôle de Marie Walewska, dans *Pour la Patrie*.
(Dessin de M. Guillemin.)

A PROPOS DE *POUR LA PATRIE!*

# *Napoléon et Madame Walewska*

Portrait de la comtesse MARIE WALEWSKA.
(D'après une esquisse peinte du baron Gérard, à Versailles.)

Le marquis de Castellane, qui, après s'être retiré de la politique, a voulu s'occuper de théâtre et a écrit les *Mystiques*, satire dramatique des poètes décadents, et le *Festin de la Mort*, épisode de la Terreur, que joua, il y a deux ans, Mme Sarah Bernhardt. En lisant l'ouvrage de Frédéric Masson : *Napoléon et les Femmes*, M. de Castellane fut frappé par le chapitre consacré aux amours de l'Empereur et de Mme Walewska, et découvrit là un caractère d'héroïne scénique. Composant immédiatement un scénario, il le divisa en cinq tableaux qui se déroulaient, le premier à Bronic, le second dans le boudoir de Mme Walewska, le troisième dans les appartements de l'Empereur, le quatrième sur une place de Varsovie, le cinquième à Fontainebleau. L'auteur a cru montrer, pour la première fois au théâtre, Napoléon amoureux et a donné comme dénouement à son drame la représentation des *Adieux de Fontainebleau* qui n'avait, suivant lui, jamais figuré à la scène.

Je crois que M. de Castellane se trompe. En effet, le Grand-Théâtre de Nantes a joué, en avril 1845, une composition en deux tableaux intitulée : les *Adieux de Fontainebleau*. L'acteur Roche interprétait le rôle de Napoléon. Au second tableau, la Vieille Garde entrait dans la cour du *Cheval-Blanc*, et Napoléon la passait une dernière fois en revue.


DUROC (GÉRARD-CHRISTOPHE), duc de Frioul, grand maréchal du Palais.
(Diagraphe et pantographe GAVARD).

Je crois aussi que Léonard Gallois, dans ses *Trois actes d'un Grand Drame*, a touché à cet épisode dans la deuxième partie. Quant à l'aventure de Marie Walewska, il me semble bien que c'est la première fois qu'elle a été mise au théâtre. M. Armand d'Artois a composé un drame sur ce sujet, mais il ne l'a pas encore fait représenter.

Quelle est la vérité exacte dans ce que l'on a dit et écrit sur la passion romanesque de Napoléon pour Mme Walewska? C'est ce que je voudrais examiner avec attention, en me servant des Mémoires de la comtesse Potocka, du récit de M. Frédéric Masson et de quelques notes prises çà et là.

Marie Leczinska, âgée de quinze ans, avait épousé, en 1804, le comte Colonna de Walewice-Waleski, qui avait cinquante-cinq ans de plus qu'elle. Ce grand seigneur, très riche, en était à son deuxième veuvage. Il installa sa jeune femme au château de Walewice, où elle vécut d'une vie austère, n'ayant d'autres passions que sa foi religieuse et l'amour de sa patrie. Elle rêvait la régénération de la Pologne et espérait un sauveur. Elle crut le trouver dans Napoléon. Aussi, lorsqu'elle apprit son arrivée en Pologne, elle courut au-devant de lui, à Bronic, le 1er janvier 1807. Duroc la distingua et la fit remarquer à Napoléon, auquel elle aurait dit : « Soyez le bienvenu, au nom d'une patrie qui vous attend pour se relever! » Napoléon, touché par sa beauté et par sa grâce, lui aurait alors offert des fleurs, en lui disant : « Nous nous reverrons à Varsovie! »

Est-il vrai, maintenant, que c'est chez le prince Poniatowski, au château de la Bacha, que Napoléon la rencontra une seconde fois et, la voyant dans un costume de satin blanc sur lequel flottait une gaze blanche, lui ait adressé ces peu aimables paroles : « Le blanc sur blanc ne va pas, madame! » et, devant sa surprise et son mutisme, ait ajouté : « Ce n'est pas l'accueil auquel j'avais le droit de m'attendre? » Ceci paraît un peu surprenant. J'aime mieux le récit de la comtesse Potocka, témoin oculaire. La scène se passa chez M. de Talleyrand, qui donnait un bal pour fêter l'Empereur. Napoléon accepta une contredanse avec la comtesse Potocka et lui demanda : « Comment trouvez-vous que je danse? — En vérité, sire, pour un grand homme, vous dansez parfaitement! » Quelques minutes auparavant, l'Empereur s'était assis entre la comtesse Walewska et la comtesse Potocka. Après avoir un peu causé avec celle-ci, il lui demanda qui était sa voisine. « Dès que je l'eus nommée, il se tourna de son côté de l'air le plus informé. »

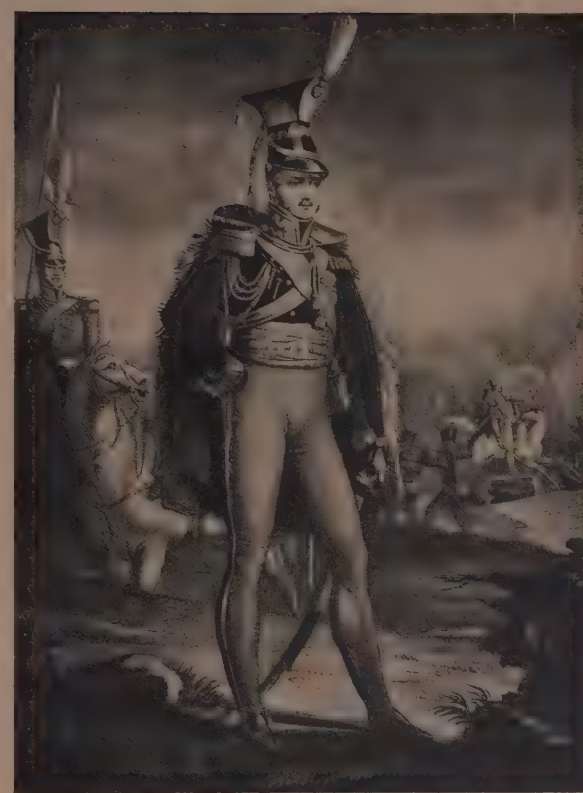

TALLEYRAND-PÉRIGORD (CHARLES-MAURICE DE), prince de Bénévent.
(Gravure de PEDRETTI, d'après un tableau de GÉRARD.)

On sut depuis que M. de Talleyrand avait excité son attention sur elle et s'était arrangé pour ménager cette première entrevue. M. de Talleyrand ne répugnait pas à ce genre de services. Napoléon a déclaré à O'Meara, à Sainte-Hélène, que le grand chambellan lui proposait des maîtresses à tout instant.

Quant à Mme Potocka, elle ne craint pas de dire que l'Empereur, ayant manifesté le désir de compter une Polonaise au nombre de ses conquêtes, on la choisit telle qu'il le fallait, « délicieuse de figure et nulle d'esprit ». Ce trait méchant est bien d'une mondaine. La vérité est que Mme Walewska était charmante : un vrai Greuze. Mariée à un octogénaire qu'on ne voyait jamais, elle avait l'air d'une jeune veuve. La comtesse Potocka, qui, décidément, n'était pas indulgente, laisse entendre que si Napoléon fut le dernier des amants de Marie Walewska, il ne fut pas le premier. C'est là une insinuation qu'il faut repousser, car la comtesse Walewska ne consentit à se rendre aux désirs de Napoléon qu'après une très longue révolte.

Il convient de remarquer que l'Empereur s'y prit d'abord gauchement. Il lui écrit, au sortir d'un dîner officiel : « Je n'ai vu que vous. Je n'ai admiré que vous. Je ne désire que vous. » Et il

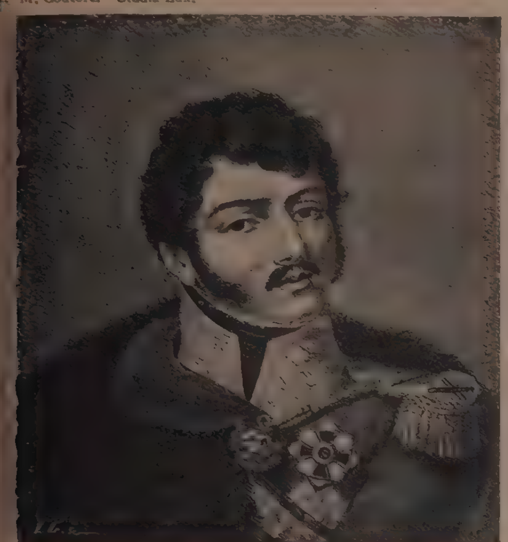
M. Couture. - Studia-Lux.



Poniatowski, d'après un tableau d'Aubry.

demande une prompte réponse. C'était agir comme un maréchal des logis ou un petit officier. On comprend le dégoût et la colère de la comtesse Walewska. Le prince Poniatowski, qui seconde Talleyrand, croit devoir insister. Elle le congédie. Le lendemain, second billet de l'Empereur : « Vous ai-je déplu, madame? J'avais cependant le droit d'espérer le contraire. Ah! donnez un peu de joie, un peu de bonheur à un pauvre cœur tout prêt à vous adorer! » Ce billet semble encore plus maladroit que le premier. La prose impériale, en matière d'amour, était la prose du premier guerrier venu. Mais on insiste autour de la malheureuse, que suffoquent de telles déclarations. Son mari, qui n'y voit goutte, M^me de Vauban, maîtresse du prince Poniatowski, les membres du gouvernement provisoire, tous l'invitent à revoir l'Empereur. On lui parle du salut de la Pologne, on lui cite le souvenir biblique d'Esther et d'Assuérus. Elle paraît se rendre. Napoléon lui rappelle les fleurs de Bronic et lui promet de « cueillir pour elle des lauriers sur son sol natal! » Elle se trouble. Napoléon lui dit à mi-voix : « Avec des yeux si doux, on ne se plaît pas à torturer, sinon l'on est la plus coquette, la plus cruelle des femmes! » A ce langage, qu'on dirait sorti du *Secrétaire galant*, Duroc vient ajouter ses lourdes instances. Il s'étonne qu'elle ose désespérer « celui qui n'a jamais essuyé de refus. » Elle frémit, elle pleure, elle s'indigne. Vient un troisième billet impérial : « Il y a des moments où trop d'élévation pèse, et c'est ce que j'éprouve, écrit Napoléon. Il n'y a que vous qui puissiez lever les obstacles qui nous séparent. Mon ami Duroc vous facilitera tous les moyens. » Et il invoque le seul motif qui la fera chanceler : « Votre patrie me sera plus chère quand vous aurez pitié de mon pauvre cœur! »

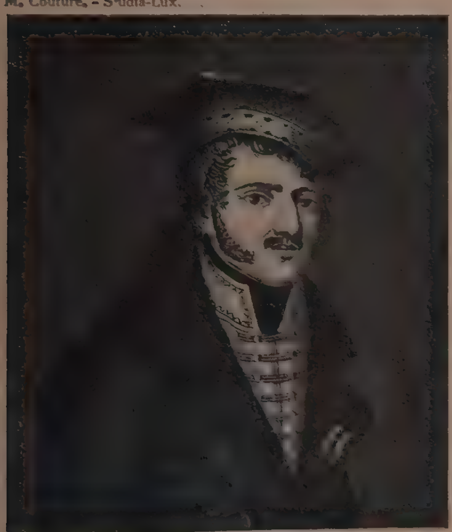
M. Couture. - Studia-Lux.



Le maréchal Prince Poniatowski.
(Dessiné suivant un tableau peint d'après nature).

Donc M^me Walewska se sacrifie, mais après quelles révoltes! Elle pleure, elle se débat, elle crie, elle veut fuir; elle s'évanouit. Lui, paraît stupéfait de tant de protestations, de tant de larmes. Il lui fait offrir — que cela est vilain! — une guirlande de diamants. Elle la prend et la jette loin d'elle avec mépris... Tout semble fini entre eux; mais Duroc vient lui parler encore de la Pologne. Alors elle revient. Napoléon, pour la forcer à l'aimer, lui jure que, si elle refuse, il brisera toutes ses espérances et fera disparaître le nom même de sa patrie. Désolée, brisée, anéantie, elle s'immole enfin et n'obtient que l'honneur de voir des chevau-légers agrégés à la garde impériale et de vagues promesses d'un bel avenir pour la Pologne, qui ne se réaliseront jamais. On considère M^me Walewska comme une victime. On la plaint. On la traite avec sympathie. Son frère, de lieutenant devient subitement colonel, et la conduit mystérieusement au quartier général d'Osterode, où l'attend l'Empereur. Le mari, qui a enfin compris, s'est éclipsé. Elle va ensuite à Finckenstein. Napoléon lui offre des châles superbes que l'ambassadeur de Perse lui a donnés pour Joséphine. Elle refuse. « Vos hommes sont braves et dévoués, remarque alors Napoléon. Vos femmes sont jolies et désintéressées. Cela fait une belle nation! Je vous promets tôt ou tard de rétablir la Pologne. » C'était la promesse tant attendue! Elle se jette à ses genoux. Il la relève. « Ah! ah! ce cadeau-là, vous l'accepteriez sans faire de façons? Mais, attendez; il faut de la patience. On ne fait pas de la politique comme on gagne des batailles. » Elle attendra vainement. Elle ira à Paris, en 1808; elle ira à Schœnbrunn, en 1809. Au château de Walewice, le 4 mai 1810, elle donnera le jour à Alexandre-Joseph-Colonna Walewski, qui deviendra le ministre des affaires étrangères de Napoléon III et aura l'honneur de signer le traité de Paris de 1856.

M. Couture. - Studia-Lux.





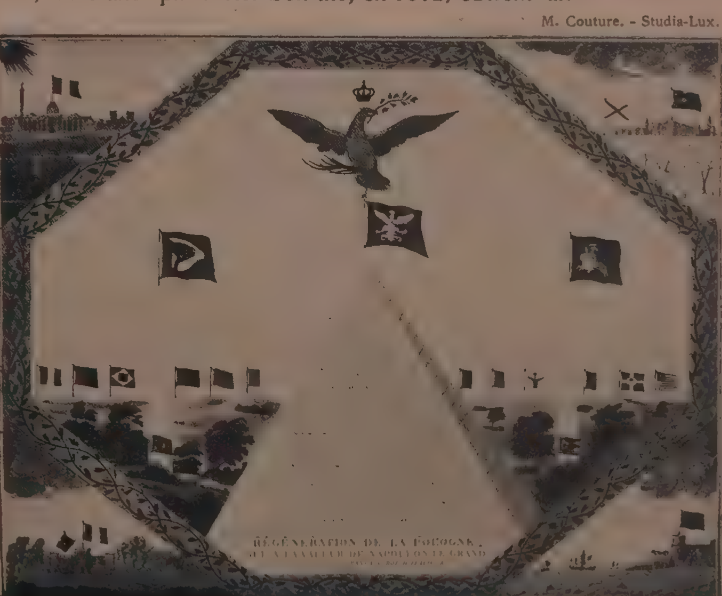
J. Poniatowski, maréchal de France.
Né le 6 mai 1770. Mort en traversant l'Elster, le 19 octobre 1813.

En 1811, la comtesse Walewska vient s'installer à Paris, dans la Chaussée-d'Antin, et reçoit de l'Empereur une pension de 10,000 francs par mois. Son fils, en 1812, obtient un premier majorat dans les États de Naples et un second majorat en 1814. Marie Walewska saura se montrer reconnaissante et dévouée. Lorsque tous abandonnent Napoléon, elle va le voir à Fontainebleau; elle retourne le voir à l'île d'Elbe. Mais, quand il est parti pour l'exil éternel de Sainte-Hélène, elle se marie, son époux étant mort, avec le général Ornano. Elle a un enfant, le 9 juin 1817, et meurt prématurément le 17 décembre de la même année.

En résumé, Marie Walewska fut plus à plaindre qu'à blâmer, et la comtesse Potocka a eu tort d'écrire : « Nous fûmes toutes désolées qu'une personne admise dans la société se fût aussi peu défendue que la forteresse d'Ulm. » Que d'autres, hélas! ont capitulé devant le héros, et avec moins de résistance!

Henri WELSCHINGER.

M. Couture. - Studia-Lux.



Curieuse estampe publiée au temps où il fut question de la régénération de la Pologne.

Cl. Enrietti.

*L'Ancêtre.* — Les chœurs au 1er acte.

# L'ANCÊTRE

## De M. SAINT-SAËNS

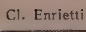
M. Saint-Saëns, pour son nouvel opéra, représenté avec grand succès au Théâtre de Monte-Carlo, avait choisi comme libretto un poème de M. Augé de Lassus, avec lequel il collabora déjà à plusieurs reprises.

Le drame de l'auteur de *Phryné*, intéressant, rapide et de facture excellente, se rattache à l'innombrable littérature inspirée par l'atroce, imbécile et féroce coutume de la vendetta corse, vestige de barbarie dont l'ineptie profonde rivalise avec la cruauté, et que les efforts des romanciers et des poètes, grands ou petits, illustres ou médiocres, ne parviennent pas à idéaliser.

Comme dans bien d'autres poèmes, mélodrames ou librettos d'opéras, il s'agit d'une haine de famille, d'une querelle séculaire divisant deux maisons ennemies, les Fabiani et les Pietra Néra et les incitant aux pires forfaits, aux plus exécrables et vulgaires scélératesses : meurtres, guet-apens et autres gentillesses analogues. Tout cela est, paraît-il, très pittoresque et très intéressant. Nous ne reprocherons pas, toutefois, à M. Augé de Lassus, écrivain de talent et dramaturge expérimenté, le choix de ce sujet suranné et qui nous est particulièrement antipathique.

L'auteur a traité ce thème classique de la *vendetta* avec vigueur et avec franchise, c'est tout ce que nous pouvons exiger de lui. La nouveauté absolue étant un phénomène rare tellement exceptionnel au théâtre qu'il paraît impossible. D'ailleurs, le poète de l'*Ancêtre* est parvenu à renouveler en partie la donnée un peu trop conventionnelle de ce drame lyrique, par une idée philosophique vraiment généreuse, profonde et touchante.

Au moment où la pièce commence, une suprême tentative de réconciliation est faite par un rêveur, un ermite, idéaliste généreux épris de belles doctrines de charité chrétienne, des nobles chimères de fraternité et de pardon effaçant les haines d'autrefois et les luttes du passé. Mais l'ancêtre, l'aïeule des Fabiani, sombre et vivant symbole du passé agressif et tragique qui ne veut pas mourir, l'aïeule s'oppose avec violence à ce traité de paix. Elle s'obstine dans la haine — tous ceux de sa race obéissent à sa voix, la guerre fratricide et impie se devra continuer, semant les désastres, la souffrance et le deuil. Mais il y a une justice divine qui frappe les cœurs impitoyables avec leurs propres glaives, et cette justice va bientôt frapper l'ancêtre sanguinaire. Son petit-fils est frappé le premier en cours de la lutte qui recommence : il avait attaqué l'ennemi de sa race, un jeune officier de l'armée napoléonienne (c'est le ténor, le jeune premier de la pièce, est-il besoin de le dire ?). Celui-ci — Tebaldo — se trouve en cas de légitime défense; il frappe et tue l'agresseur. Désespérée, l'aïeule ordonne à sa petite-fille Vanina de venger le frère assassiné, dont la mort est son œuvre. Mais Vanina aime le meurtrier de Fabiani, et, moins heureuse que Juliette Capulet, elle l'aime sans espoir. Lui, Tebaldo, est épris d'une autre femme, et il doit épouser une orpheline, Margarita, étrangère à toutes ces haines, à toutes ces rivalités de races. Pour ne pas accomplir l'œuvre vengeresse que lui imposent l'aïeule et aussi les traditions de son pays, pour sauver celui qu'elle aime, Vanina non seulement refuse d'obéir et de tuer Tebaldo, mais elle se sacrifie, et quand l'ancêtre veut venger elle-même le meurtre de Fabiani, c'est Vanina qu'elle frappe d'un coup mortel. La triste heroïne du drame accepte le martyre, trop heureuse de mourir pour celui qu'elle devrait détester.



Cl. Enrietti

*L'Ancêtre.* — IIe Acte.



Mlle Charbonnel (Vanina). — M. Lequien (Bursica). — Mme Litvinne (Nunciata).

Ce beau poème dramatique, sobre et émouvant, et dont l'action, un peu anecdotique au début, s'ennoblit peu à peu et parvient à acquérir une haute importance philosophique et morale quand la vengeance de l'aïeule, par un effet saisissant de l'immanente justice, se retourne contre elle. Ce pittoresque et violent libretto d'opéra, en somme très réussi, a inspiré à M. Camille Saint-Saëns une de ses meilleures partitions.

Jamais l'illustre auteur de la Symphonie en *ut* mineur, de *Samson et Dalila*, du *Rouet*, d'*Omphale*, de tant d'autres chefs-d'œuvre qui brillent au premier rang parmi les plus belles productions de notre école française, jamais le grand compositeur d'*Ascanio* et du *Timbre d'argent* ne nous est apparu plus digne d'admiration par la fraîcheur et l'intensité musicale ou par l'extraordinaire maîtrise de sa technique. Son génie créateur demeure toujours jeune et charmant, et son autorité, son habileté professionnelle ont atteint à la perfection et restent égales à elles-mêmes. Les qualités caractéristiques de ce grand talent, si harmonieux et original, brillent d'un pur éclat dans cette œuvre nouvelle. La clarté et la noblesse de l'invention mélodique, la sobriété de facture, la beauté toute classique de la trame symphonique, tout est d'un art parfait et supérieur dans l'*Ancêtre*. Et cependant l'œuvre est accessible au grand public aussi bien qu'aux musiciens et aux dillettantes. Un souffle de poésie ardente y palpite. La mélodie y chante sa merveilleuse et consolante chanson; les élements divers d'impression et de succès sont mis en relief avec une ingéniosité charmante et impeccable, avec une rare entente du théâtre et de ses exigences.

Parmi les pages les plus saillantes et les plus applaudies de cette partition magistrale, nous citerons la touchante prière du premier acte, le gracieux duo d'amour, l'air de l'ermite, d'une noble mélancolie; au deuxième acte, tout l'épisode des lamentations de l'ancêtre et du peuple, pleurant Fabiani assassiné et jurant de le venger, épisode d'une telle intensité d'accent dramatique que l'on regrette la brièveté vraiment excessive de ce second tableau, trop court, assurément, et qui eût exigé encore quelques développements; le génie musical de M. Saint-Saëns ainsi que le talent de M. Augé de Lassus n'auraient, certes éprouvé aucun embarras à les imaginer, mais la peur des longueurs devient une des calamités du théâtre contemporain.

Le troisième acte, tout entier, est à la fois pathétique et charmant; il y a là un air de soprano qui est un pur joyau musical, je veux parler de l'air que chante Margarita, dans la grande et pure lumière d'une matinée de printemps, sur le rivage méditerranéen, parmi les flèches d'or de l'aube ravissante et les parfums des fleurs sauvages s'épanouissant à la clarté du ciel, même sur ce sol ensanglanté par tant de vengeances. Le trio qui suit est d'une véritable beauté et d'un irrésistible effet; les chœurs de paysannes, dont le joyeux cortège s'achemine vers la fontaine au lever du rideau, par la grâce, la fraîcheur et l'alerte allégresse rappellent et évoquent les meilleures pages similaires de Charles Lecocq, dans ses inoubliables chefs-d'œuvre de comédie musicale, car, ne vous y trompez pas, si Saint-Saëns est le plus grand symphoniste de la France moderne, l'auteur de la *Fille de Mme Angot*, dont Monte-Carlo doit jouer une partition inédite l'année prochaine, Lecocq, lui aussi, est un compositeur musical, le plus illustre et le plus digne d'admiration parmi les Maîtres de la musique légère, joie et enchantement de notre exil terrestre.

Admirablement mise en scène par M. Raoul Gunsbourg, avec infiniment de goût, de finesse et de profonde compréhension artistique, dans de splendides décors, où revit toute la beauté éclatante, tout le pittoresque intense de la Corse sauvage, le drame musical de Saint-Saëns a bénéficié aussi d'une interprétation vocale et dramatique de premier ordre. Ceci est d'ailleurs de tradition dans ce superbe théâtre, où les plus grands artistes, les étoiles les plus célèbres paraissent et brillent tour à tour.

Nous ne connaissons pas, à notre époque, de plus admirable tragédienne lyrique que Mme Felia Litvinne. C'est une très grande artiste, dont la célébrité universelle est vraiment légitime et grandit encore à chaque création nouvelle. Voix superbe! Quelle rare intelligence! Mme Litvinne joue et chante, dans la partition, le rôle bien ingrat de l'Ancêtre; elle y a été justement acclamée et a obtenu un des plus beaux succès de sa glorieuse carrière.

On peut en dire autant de M. Renaud, absolument parfait dans le personnage non moins difficile de l'Ermite, rudoyé par tout le monde et dont personne ne suit les sages conseils. A chaque création nouvelle de ce merveilleux artiste, il semble acquérir des droits nouveaux à notre admiration par la maîtrise de son art, la variété de son génie de comédien et de chanteur, enfin, la souplesse, l'autorité avec lesquelles ce talent hors ligne se manifeste, toujours égal à lui-même, mais se renouvelant sans cesse par des moyens d'expression d'une originalité toute personnelle.

M. Rousselière est un de nos meilleurs ténors, et son éloge n'est plus à faire. Mlle A. Charbonnel possède une des plus jolies voix de contralto de notre époque, et nous l'applaudirons certainement tôt ou tard à Paris. Mlle Géraldine Farrar, en train de devenir tout simplement une des étoiles les plus éblouissantes de ce temps-ci, a été charmante, comme d'habitude.

Et, sous la magistrale direction de M. Léon Jehin, capellmeister du premier mérite, musicien impeccable, possédant toutes les traditions de l'art du chef d'orchestre, les chœurs et l'orchestre de Monte-Carlo ont remporté leur coutumière victoire. Mais celui qui anime et conduit au triomphe cet admirable ensemble d'interprètes, c'est l'éminent directeur du théâtre de Monte-Carlo, M. Raoul Gunsbourg. L'harmonieuse perfection de ces belles représentations est son œuvre; c'est son activité, sa flamme, son initiative, son énergie qui prêtent une cohésion merveilleuse et une unité admirable aux éléments de succès dont il dispose. C'est grâce à lui que l'on parvient à une telle homogénéité d'impression artistique, à une perfection sincère. M. Raoul Gunsbourg est un grand artiste.

Stanislas **RZEWUSKI**.

Cl. Enrietti.



*L'Ancetre.* — Les chœurs au 3e acte.

Cl. Achille Lemoine.



Médée.

# Les Statuettes animées au Cercle Volney

MM. Achille Lemoine et Paul Fournier nous ont offert, l'autre soir, au Cercle Volney, une très intéressante soirée artistique. Sous ce vocable : « Statuettes animées », nous y vîmes des corps charmants de femmes et nous y entendîmes des vers exquis aux sons d'une exquise musique. Trois fois merci aux heureux organisateurs.

Je n'ai pas à vous présenter le sculpteur Paul Fournier, qui, non content d'être un artiste de grand talent, sait si bien écrire et si bien dire ; il est connu du grand public parisien. Il en est de même pour M. Achille Lemoine. Lui, de bonne heure, a été dirigé par son goût d'amateur très averti vers la photographie, où il excelle en véritable artiste et je crois bien que c'est à cette *bonne amie* qu'il doit l'idée de ces *Statuettes animées*. Cette brave photographie ! Je ne sais pourquoi tant d'artistes, les premiers à s'en servir, du reste, en disent tant de mal : ce ne saurait être un art, parce que son œuvre n'est pas une conception de l'esprit et qu'elle est la négation de tout idéal préconçu ; elle reproduit mathématiquement, mais elle ne crée pas : elle est à la peinture, ce que le moulage est à la sculpture, etc., etc... Tel n'est pas mon avis ; je crois que lorsqu'un artiste de talent vient mettre au service de la photographie son génie du goût, de la grâce dans les arrangements et la magie du clair-obscur dans la façon d'éclairer les choses, quand, dis-je, un peintre a disposé devant l'œil du cyclope un harmonieux ensemble et que par un savant éclairage du sujet, par une mise au point *un peu imparfaite* (ceci souligné), il a déjà créé cet idéal préconçu, cette interprétation qui est du domaine de l'art pur, je soutiens qu'il peut alors élever la photographie au-dessus d'elle-même en lui donnant un style ou un caractère dont la variété peut répondre à l'idéal personnel de chaque opérateur. Il dompte ainsi cet enfant terrible qui, dans d'autres mains, reste inconsciemment insolent et brutal.

Je reviens à M. Lemoine. Voici donc une quinzaine d'années qu'il s'occupe de tableaux vivants. Cela commença en tout petit comité : des modèles artistement groupés dans un atelier que des peintres amis, avides de la sensation d'art, venaient admirer ; peu à peu l'idée s'est étendue, elle est devenue plus *théâtre*, on a isolé les modèles des spectateurs par un cadre, le jeu des éclairages artificiels est intervenu ainsi que celui des toiles métalliques qui, interposées entre le modèle et le public, enlèvent ce que le nu aurait de trop brutal, et dans les cénacles de peintres la renommée grandit insensiblement de ces sortes de représentations, si bien que le monde théâtral s'en émut et que sur beaucoup de scènes, Variétés, Folies-Bergère, Moulin-Rouge, on fit venir M. Lemoine pour organiser des tableaux vivants. Il y a cinq ans, il donna une représentation au Cercle Volney, à laquelle j'assistai et où il nous présenta de petites merveilles, une série de scènes de sa composition, dans lesquelles des modèles éclairés par une lumière ambrée nous apparurent en poses bien rythmées dans une fête de couleurs sous les feux des escarboucles et la splendeur des brocards. Chaque tableau était accompagné d'une humoristique poésie de Paul Bilhaud. Depuis, il n'avait pas osé recommencer, craignant de ne pas faire aussi bien. Qu'il me permette de lui dire qu'il a fait mieux. Cette fois, ne songeant plus à inventer lui-même la composition de la petite scène, il s'est placé devant un tableau connu, comme, par exemple, la *Maîtresse de l'Empire,* de Benjamin Constant et s'est proposé de l'animer. Profitant de toutes les ressources qu'offre l'actuel éclairage électrique, il place son modèle dans les mêmes conditions d'ambiance mystérieuse qu'a voulue le peintre, et réalise vivant le rêve que le grand artiste a fixé sur une toile.

Je ne connais rien de plus intéressant que cette restitution vivante du tableau de B. Constant que nous avons vue l'autre soir. Du lointain flou de la légende, de l'ombre imprécise, le fantôme de Théodora a surgi devant nos yeux, gardant, comme dans un conte oriental, la splendeur de l'éclosion première en la grâce de son attitude.

Cl. Achille Lemoine.



Nephtis, d'après un bas-relief de Thèbes.

Cl. Achille Lemoine.



Isis, d'après un bas-relief de Thèbes.

M. Lemoine s'était très curieusement rapproché de la tonalité du tableau. Une couleur pleine de distinction circulait autour du corps nu et des tentures du fond, les enveloppant d'une teinte harmonieuse dont la richesse étouffée et l'éclat un peu mat s'accordaient à merveille avec la psychologie du sujet. Pour accompagner ce tableau, Mlle Berthe Bovy, dont les yeux ont conservé une douceur étonnée et dont la voix musicale semble prêter aux mots une intime signification, nous avait récité une très belle poésie de Paul Fournier, dont je citerai les dernières strophes :

> Mais elle, dans sa frêle main,
> Tient le cœur du Maître farouche
> Dont la volonté fond soudain
> Sous un seul baiser de sa bouche.
>
> Elle trône ; et de toutes parts
> Tout s'irradie à son sourire,
> Ou bien frémit sous ses regards ;
> C'est la maîtresse de l'Empire.

Après le tableau vivant de Lydie, mise en scène d'après un bas-relief antique, ce fut la déesse des morts, la grande Isis, qui nous apparut, d'après un bas-relief de Thèbes, sous la forme de l'épervier égyptien aux longues ailes. Regardez la reproduction qui est sur ces pages, c'est comme la libellule du Nil ; en ses yeux brillants, des volontés se devinent et l'énigme inquiétante d'un sourire inachevé flotte sur ses lèvres ; elle évoque tout l'Orient grave et lumineux, secret et parfumé, les tombeaux, les temples, les génies compatissants aux cultivateurs et ceux qui déchaînent les tempêtes.

Après avoir entendu la voix chaude de Mlle Mathilde Cauchy, dans le *Benvenuto Cellini*, de Diaz, et le *Noël d'Irlande*, d'A. Holmès, nous vîmes les rideaux s'entrouvrir sur une charmante Hérodiade, d'après le tableau de Ferdinand Humbert, qui se trouve, je crois, à la salle Petit. Assise en un magnifique et calme concert d'étoffes chargées d'orfèvreries, Hérodiade tient en ses mains le plat où repose la célèbre tête. C'est Mlle Raimonde Thiphaine qui posait ; je ne sais si, ainsi que le dit le vers de Banville :

> Ses yeux sont transparents comme l'eau du Jourdain,

car elle les tenait obstinément baissés, mais je cite volontiers à son intention le vers qui suit :

> Elle est plus douce à voir que le raisin des treilles.

Et comme l'éclairage avait été bien réglé par M. Lemoine dans une note discrète ! La tonalité fine, très joliment menée, donnait aux demi-teintes de la chair une souplesse et une délicatesse vaporeuse d'un goût rare et d'une science complète.

Nous avons eu, pour finir, Nephtis, avec une poésie d'Albert Darmont et l'Invocation à l'Etoile, délicieux morceau de l'opéra d'Edm. Missa, *Maguelonne*, que tous nous voudrions applaudir à l'Opéra-Comique. Vous voyez, sur ces pages une jolie reproduction du tableau vivant de Nephtis, la sœur d'Isis, veillant sur Osiris mort et aidant à sa résurrection, mais elle ne peut vous rendre la chaleur puissante des colorations violettes qui enveloppaient cette curieuse figure. Pour compléter l'illusion du rêve oriental, on aurait dû répandre dans la salle quelques-uns de ces parfums que Baudelaire appelle :

> . . . .corrompus, riches et triomphants,
> Ayant l'expansion des choses infinies,
> Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
> Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

C'est Mlle Zina Brozzia, de l'Opéra-Comique, qui nous chanta l'Invocation à l'Etoile, de cette belle voix qui se fait par moments prenante comme un soupir de violoncelle. Elle était accompagnée par M. Piffaretti, de l'Opéra-Comique, qui n'avait pas quitté le piano de la soirée, ainsi que M. Raoul Blondel, le docteur-compositeur.

Enfin, pour que la fête littéraire fut complète, Albert Lambert, de la Comédie-Française, nous a dit des poésies de Dumas père, de Coppée et de Bornier. Il nous a rappelé que l'interprète des grands tragiques savait aussi merveilleusement exprimer et révéler même les nuances les plus variées des poètes les plus délicats.

Louis-Edouard FOURNIER.

M. Couture. — Studia-Lux.



Mlle Zina Brozzia, dans l'*Invocation à l'Étoile.*

# LA REVUE DES CRITIQUES

Par une piquante singularité, M. Georges Feydeau, l'un de nos vaudevillistes les plus justement réputés, n'avait pas, que je sache, encore abordé la scène du Vaudeville. Il est vrai que cette scène, de même que celle de l'Opéra-Comique, est souvent infidèle à l'étiquette dont elle se pare, et que la comédie de mœurs, le drame même, s'y jouent plus fréquemment que les actions burlesques. Cependant, cette saison, M. Porel, désireux peut-être d'atténuer cette anomalie, a mis successivement à son programme le *Péril jaune* et le *Bourgeon*. Cette dernière pièce a valu à M. Georges Feydeau une presse des mieux disposées à seconder le succès obtenu auprès du grand public. M. Nozière, assez peu enclin, d'ordinaire, à la louange, écrit : « C'est une comédie habilement construite et menée avec une joyeuse franchise. Il faut féliciter chaleureusement l'auteur. Il faut féliciter M. Porel qui a osé monter le *Bourgeon*, et qui lui a donné d'excellents interprètes ». M. Alfred Athis se prononce ainsi dans l'*Humanité* : « Avec le *Bourgeon*, M. Georges Feydeau nous a donné le vaudeville religieux, et en constatant le succès qu'il a obtenu, on est obligé de convenir qu'il a réussi là le plus joli de ses tours de force ». Ces éloges, pourtant assez coquets, sont cependant surpassés par ceux que contient l'article de M. Catulle Mendès. Lisez plutôt :

Cl. Enrietti.



M. Camille Saint-Saens. M. Renaud. M^lle^ Farrar.

*A Monte-Carlo.*

*Le succès a été éclatant. Et il faut en féliciter le Tout-Paris, si perspicace, si sensible, si prêt à toute émotion d'art. Il aurait pu s'étonner d'une pièce qui, considérée en son ensemble, est différente de toutes les pièces. Quoi, tour à tour, de la farce extrême, de la comédie de caractère, du drame passionné, religieux aussi, presque sacré ? Quoi ! la dame de chez Maxim's tout proche de la Marie de Magdala ? un coquebin qui ressemble tantôt à un jeune sot, tantôt à un jeune prophète ! le vaudeville évangélique, sans cesser d'être gai, l'évangile en belle humeur sans cesser d'être auguste ! Il y a une espèce de petit prodige en ceci. Et ce prodige aurait pu ne pas aller sans scandale. Non, tout de suite, le public, vaincu, avec ravissement, par le vif esprit, par la sincère tendresse, et aussi par le manifeste et sincère respect que M. Georges Feydeau a mis dans son ouvrage, s'est plu à ce mélange, peut-être sans exemple, dans les mêmes personnages, dans la suite de la même action, du profane et du sacré, du plaisant et de l'austère. Nul doute que bon nombre d'auteurs dramatiques, alléchés par la très brillante, très unanime réussite de ce soir, n'essayent des pièces analogues, je veux dire des pièces neuves par le rapprochement, la fusion des genres en apparence les plus contradictoires. Qu'ils prennent garde ! Pour gagner une si belle mais si périlleuse gageure, il ne fallait pas moins que tout le talent, heureusement rénové, de M. Georges Feydeau.*

Je ne vois guère que le *Gaulois*, qui se montre morose. M. Faguet, dans les *Débats*, tout en constatant le succès, s'en déclare peu satisfait, en raison des tendances : « Tout compte fait, cette pièce m'a mis en fureur le plus souvent et m'a calmé de temps en temps, surtout vers la fin, par une certaine bonne grâce et une certaine bonne humeur. Elle a eu auprès du public un succès sans précédent, comme disent les crieurs de journaux. C'est un signe des temps qu'une pièce qui, l'auteur le sait aussi bien que moi, n'aurait pas été sifflée d'un bout à l'autre il y a trente ans, parce qu'elle n'aurait pas été d'un bout à l'autre, obtienne aujourd'hui un succès qui tient du triomphe. Ainsi va le monde ». Enfin, M. Faguet ajoute qu'il a « rarement vu une pièce mieux jouée que le *Bourgeon* ». Voilà donc à l'actif de M. Feydeau une victoire de plus.

Bien que Napoléon I^er^ fut son principal héros, on ne peut dire que M. de Castellane ait remporté une victoire avec *Pour la Patrie*, jouée à l'Ambigu. Ce serait plutôt tout le contraire. M. Léon Kerst écrit, au sujet de cette pièce : « On en avait beaucoup parlé avant, on en parlera moins après ». Et le fait est qu'elle ne dura guère sur l'affiche. M^me^ Catulle Mendès indique deux défauts qui peuvent bien avoir influé sur le destin éphémère de cet ouvrage. D'abord le manque de charme : « De l'anecdote historique — ou légendaire — M. de Castellane a retiré tout l'amour qui, cependant, eût été le grand charme de la pièce et sans lequel il ne reste pas grand'chose ». Puis, l'infériorité littéraire. Cette pièce, dit M^me^ Mendès, « est écrite d'une façon parfois inquiétante. Napoléon dit à Marie : « Donne-moi un brin de ton cœur, je te donnerai tout le mien ». M. Nozière est bref : « N'insistons pas », dit-il. Suivons son conseil et arrivons à *Sacha*.

Vu le nombre de pièces que je dois passer en revue, et le peu d'espace qui me reste, je dois être sobre de citations ; je me

M. Couture. - Studia-Lux.

contenterai donc, pour le *Sacha* de Mme Régine Martial, de ce début du feuilleton de M. Emile Faguet :

Sacha *a réussi faiblement au Gymnase. C'est une pièce qui n'est pas mauvaise en soi et qui, même, n'est pas trop mal faite, mais qui est comme superficielle. Les caractères y sont si peu creusés qu'ils restent comme inconsistants aux yeux du spectateur et qu'ils ne peuvent pas porter et soutenir le gros drame fort et lourd qu'on a mis sur eux. On se demande toujours comment de si tragiques aventures ont pu sortir, pour ainsi dire parler, de caractères qui ne semblent pas les contenir, ou, plutôt, quand ces tragiques aventures arrivent, on s'étonne qu'elles aient pu éclater et, quoique après tout très possibles, elles semblent n'être que parce que l'auteur a voulu qu'elles fussent. L'effet est très singulier : « Vous n'avez pas des caractères à vous fâcher tant que cela ! Comment ! C'était pour de bon ? » Vous voyez la sensation du spectateur. Tout au moins, vous voyez la mienne.*

Le *Cœur d'Angélique*, de M. Edmond Guiraud, est très bien traité par M. Faguet :

*Le spectacle a été terminé par le* Cœur d'Angélique, *gauloiserie en un acte, d'une* humour *irrésistible. Je ne l'analyserai pas (ou il faudrait la raconter, au contraire, en trois colonnes) parce que tout son mérite, qui est extrême, est dans le détail. Mais il y a là une femme de mauvais caractère, un mari débonnaire qui se console, du reste, avec la bonne, et un amant désespéré qui supplie le mari de rendre la femme moins désagréable ; et ils sont drôles tous à qui mieux mieux. Il y a là une demi-heure de joie inondante.*

M. Auguste Germain.

L'*Irrésistible*, de M. Auguste Germain, reçoit d'agréables qualificatifs de la part de la critique. M. Catulle Mendès dit que la pièce est « rapide, élégante, agréable, dépourvue de toute grossièreté vilaine ». M. Camille de Sainte-Croix trouve ces quatre actes « écrits avec finesse par un auteur éminemment parisien ».

Mme Catulle Mendès prend la défense de la belle-mère attaquée par M. Germain, « la belle-mère encombrante, désastreuse, bouleversant la paix et la jeune joie illusionnée des jeunes ménages, est évidemment un mythe. Dans la vie, on ne la voit jamais. Celle qui nous est montrée dans *Irrésistible* est à faire reculer d'effroi les célibataires les plus décidés au mariage et les caractères les plus bravement bénévoles ». Mme Catulle Mendès estime que M. Auguste Germain ne s'est point montré assez difficile sur le choix de son sujet et trouve que son dialogue n'est pas assez « alerte ».

*Sous l'épaulette*, de M. Arthur Bernède, est en général très bien accueillie. M. Léon Kerst est ravi :

*A la bonne heure ! Voici un drame comme il en faut faire aujourd'hui ; une pièce sobre, émouvante, et qui, débarrassée des ridicules déclamations de l'ancien mélo, traite à fond d'une question toujours palpitante et sait résumer toutes les opinions sans en froisser aucune. Son succès a été immense, devant une salle vibrante, profondément remuée par ces nobles et généreuses idées, et captivée jusqu'aux larmes par un sujet magnifique, d'essentielle humanité.*

M. Emile Faguet n'est pas de l'avis de ses confrères. Il fait des réserves tout en relatant également le succès fait par le public :

M. Couture - Studia-Lux.

M. Arthur Bernède.

*Ce drame constitue une peinture du corps des officiers français qui a quelques traits de vérité, mais qui est violemment exagérée et qui est de nature à entretenir et exciter les passions les plus déplorables.*

*Cette pièce, où il y a de bonnes intentions, somme toute, mais qui reste regrettable et qu'il eût, certes, mieux valu qui ne fût pas jouée, a été accueillie avec un grand applaudissement et me paraît destinée à un grand succès, que je n'ai pas besoin de dire que je verrai avec mauvaise humeur.*

J'aurais voulu pouvoir donner des extraits des articles concernant l'*Ancêtre*, de M. Camille Saint-Saëns, représenté à Monte-Carlo, mais l'espace me fait défaut, et quelques lignes en fin d'article ne sauraient suffire à apprécier l'œuvre nouvelle d'un musicien de la valeur de Camille Saint-Saëns. Il sera temps, au reste, de faire connaître l'opinion de la critique quand l'œuvre sera entendue à Paris.

Albert
Dayrolles.



M. le Marquis de Castellane.
(Portrait de M. Guillemin.)



# LES CONCERTS



A la Société des Concerts du Conservatoire, le programme du dimanche 25 février comportait la Symphonie en *ré* mineur, de César Franck, et la charmante partition de *La Lyre* et *La Harpe*, de Saint-Saëns. Cette dernière œuvre fait en quelque sorte, partie du répertoire de la Société; elle est du nombre de ces compositions qui ne peuvent guère être exécutées que là puisqu'elle exige la participation de l'orgue. Les solistes étaient, à cette séance, M^lles Suzanne Lacombe et Demougeot, MM. Delmas et Cazeneuve. Le remarquable ouvrage et ses excellents interprètes furent très chaleureusement accueillis.

La *Symphonie* de Franck mérite, elle aussi, de demeurer au répertoire, et il faut féliciter M. Georges Marty de sa louable tendance à familiariser le plus possible son public avec une œuvre qui peut compter comme une des plus importantes productions de l'école musicale moderne.

Au Châtelet, M. Colonne nous offrait la première audition d'un poème symphonique de M. Trépard : l'*Angelus*. Ce poème symphonique est de lignes très nettes, d'une belle ordonnance, et ses phrases mélodiques se déroulent avec agrément. On se rappelle que M. Trépard fit jouer au Théâtre Lyrique de la Renaissance, que dirigeait les frères Millaud, un gracieux ouvrage : *Martin et Martine*, dont la réussite s'affirma par une belle série de représentations.

M. Couture. — Studia-Lux.

M^lle Suzanne Lacombe.

Il est à remarquer que M. Colonne se montre fort heureux dans le choix des compositions qu'il offre à ses habitués. La Symphonie de M. Enesco, le *Jour d'Été à la Montagne*, de M. Vincent d'Indy, l'*Angelus*, de M. Trépard, témoignent d'une sûreté dans le jugement et d'un éclectisme dans le goût, fort précieux pour nos jeunes musiciens. N'oublions pas, au reste, que M. Colonne a déjà donné des gages de sa perspicacité par les auteurs qu'il a favorisés; c'est d'un heureux présage pour les nouveaux venus.

Comme soliste principale, M. Colonne nous a offert, à ce concert et à celui qui suivit, M^me Schumann-Heink, qui, la première fois, chanta le récit et l'air de Vitellia dans la *Clémence de Titus*, de Mozart, les *Trois Bohémiens*, de Liszt, puis *Befreit*, de Richard Strauss, *Ich grolle nicht*, de Schumann, et la *Sapphische-ode*, de Brahms.

Dans ces divers morceaux, M^me Schumann-Heink sut merveilleusement approprier ses inflexions vocales aux nuances et au style qui conviennent à chacun d'eux. Au concert suivant, l'excellente cantatrice chanta : la *Toute-Puissance*, de Schubert, l'air n° 13 du *Paulus*, de Mendelssohn, la *Jeune Fille et le Mort*, de Schubert, la scène d'Erda, de l'*Or du Rhin*, de Wagner, et le récit de *Waltraute*, du *Crépuscule des dieux*. Cette nomenclature suffit à montrer la variété des genres où s'est plu à se faire apprécier M^me Schumann-Heink. Les pages où le public semble l'avoir préférée sont la *Sapphische-ode* et la *Jeune Fille et le Mort*. C'est après l'exécution des deux morceaux de Wagner que M. Colonne, mû par un généreux sentiment de solidarité sociale, fit faire, dans la salle, une quête au profit des victimes de la catastrophe de Courrières.

Je parlais récemment de la faveur qui s'attachait aux œuvres de Bach et du si louable penchant que semblaient éprouver pour le grand Jean-Sébastien exécutants et auditeurs. Je rappellerai qu'en outre des morceaux divers interprétés par les artistes, nous voyons figurer le nom de Bach de façon permanente sur les programmes de deux sociétés qui rivalisent de zèle dans les soins qu'elles apportent à mettre en lumière les profondeurs de ce vaste génie. Nous avons, en effet, la Société Bach, organisée par M. Gustave Bret, et la Fondation Bach, instituée et dirigée par M. Charles Bouvet (dont nous donnons ci-contre aujourd'hui le portrait). M. Charles Bouvet adjoint aux pages de Bach, que comporte chacun de ses programmes, des pièces instrumentales d'auteurs de la même époque ou des périodes voisines. La séance à laquelle j'assistai, vendredi 2 mars, était la troisième de la quatrième année. Elle s'ouvrait par la *Sonate* en *ut* mineur, pour violon et piano, de J.-S. Bach, jouée par MM. Bouvet et Jamain, et se continuait avec l'air : « Pardonne-moi, Seigneur, » de la *Passion selon saint Mathieu*, chanté par M^lle Suzanne Lacombe, qui s'était fait entendre le dimanche précédent — comme nous le mentionnons plus haut — dans *La Lyre et la Harpe*, de Saint-Saëns, à la Société des Concerts du Conservatoire. La partie de violon de cet air était tenue par M. Bouvet. Les deux morceaux par lesquels s'achevait cette intéressante séance étaient : l'air avec viole de gambe : « Tout est accompli ! » de la *Passion selon saint Jean*, de Bach, chanté par M^lle Suzanne Lacombe, qui fut bissé; la partie de viole de gambe était interprétée par M. Cros Saint-Ange; puis le trio en *mi* bémol, de Mozart, pour clarinette, alto et piano, exécuté par MM. Mimart, Bouvet et J. Jamain.

M. Couture. - Studia-Lux.

M. Charles Bouvet.

Il me reste bien peu de place pour parler du brillant concert donné, à la Salle des Agriculteurs, par le violoncelliste Francis Thibaud, avec le concours du violoniste Jacques Thibaud et de M. Diemer. On était venu en foule, à ce concert, et des auditeurs, n'ayant pu trouver de places, s'étaient massés sur les marches de l'escalier. On sait assez quelle est la vogue du violoniste Jacques Thibaud. Il fut très applaudi et dut même — rappelé par le public — jouer divers morceaux qui ne figuraient pas au programme. Mais, ce qui nous a fâcheusement impressionné, c'est de voir M. Jacques Thibaud s'adonner de préférence à l'exécution d'œuvres superficielles ou uniquement favorables à la virtuosité : aussi l'interprétation de la *Sonate à Kreutzer*, de Beethoven, s'en est-elle quelque peu ressentie. M. Jacques Thibaud, qui brillait surtout par sa tenue de style et ses belles qualités de sonorité, ne devrait pas sacrifier au goût déplorable qui entraîne les artistes voyageurs vers les effets acrobatiques ou les banales amabilités mélodiques. Son ambition paraissant plus haute, espérons qu'il saura se ressaisir...

CŒLIO.

M. Couture. - Studia-Lux.



Alfred de Musset, par Achille Devéria.

# Alfred de Musset au Théâtre

L'inauguration de la statue d'Alfred de Musset, offerte par M. Osiris à la Ville de Paris, aura été surtout l'apothéose de l'auteur dramatique en raison du milieu où se passait la cérémonie : le vestibule de la Comédie-Française, décoré et enguirlandé pour la circonstance. A vrai dire, la Commission des Auteurs ne s'était pas fait représenter, mais notre collaborateur Camille Le Senne, parlant au nom de la Critique, a particulièrement insisté sur la revanche, aussi éclatante que tardive, prise par cette production dramatique de Musset qui semblait d'abord devoir être reléguée dans la pénombre des bibliothèques : « Sans doute, s'est-il écrié, le *Spectacle dans un fauteuil* et les œuvrettes légères qui l'ont suivi n'avaient pas été écrits pour être représentés, mais ils le sont depuis un demi-siècle et, comme le disait Sainte-Beuve, ces fines esquisses sont devenues de charmantes petites comédies. Elles se sont levées, elles ont marché devant nous. Arrêterons-nous leur ronde et les renverrons-nous au clair de lune quand elles ont affronté, sans s'évanouir, le jour du lustre ? Nous n'en aurions pas le courage. »

En effet, une chose assez bizarre et qui donne à l'historique des *Proverbes et Comédies* un caractère particulier, c'est que les grands succès d'Alfred de Musset au Théâtre ont été obtenus par des ouvrages qu'il n'y avait pas destinés. Son répertoire ne contient que deux pièces qui aient subi directement l'épreuve de la rampe, avant d'être imprimées.

Alfred de Musset, par Théophile Gautier.

La première fut la *Nuit vénitienne* ou les *Noces de Laurette*. Alfred de Musset, à peine âgé de vingt ans, vit tomber à plat ces trois actes représentés sur la scène de l'Odéon, le 1er décembre 1830. « Des entrées peu motivées, des promenades continuelles, des tirades démesurées ont indisposé un public aussi peu nombreux que peu patient », constatait le critique du *National*. D'ailleurs, la guigne s'en était mêlée. « Le treillage d'un balcon sur lequel s'appuyait la jolie Mlle Béranger, ayant déteint sur sa robe blanche, elle perdit la tête devant les rires du parterre et ne soutint plus son rôle ». Lockroy, seul, lutta jusqu'au bout, racontent MM. Porel et Monval dans leur *Histoire de l'Odéon*. « Il enflait la voix, profitait du moindre silence. On lui criait : « C'est inutile, Lockroy, nous en avons assez ! » ; il s'obstina quand même... » Ce fut un désastre, lourdement et même stupidement commenté en ces termes, dans le *Courrier des Théâtres*, par Charles Maurice, qui était à la fois le Vitu, le Sarcey et le La Pommeraye d'un temps où ne foisonnaient pas les critiques :

« Cette rapsodie, cette soi-disant pièce, a été jouée au milieu des huées et des sifflets du parterre. Nous croyons cependant avoir entendu prononcer le nom de M. Alfred de Musset. Voilà un nom qui ne sortira jamais de son obscurité ! »

Le plus curieux, le plus fâcheux, c'est qu'Alfred de Musset devait prendre au sérieux cette prédiction à rebours, d'une grotesque énormité :

> Le Théâtre, à coup sûr, n'était pas mon affaire !
> Je vous demande un peu quel métier j'y ferais,
> Et de quelle façon je m'y comporterais,
> Quand j'y vois trébucher ceux qui, dans la carrière,
> Debout depuis vingt ans sur leur pensée altière,
> Du pied de leur coursier ne doutèrent jamais...

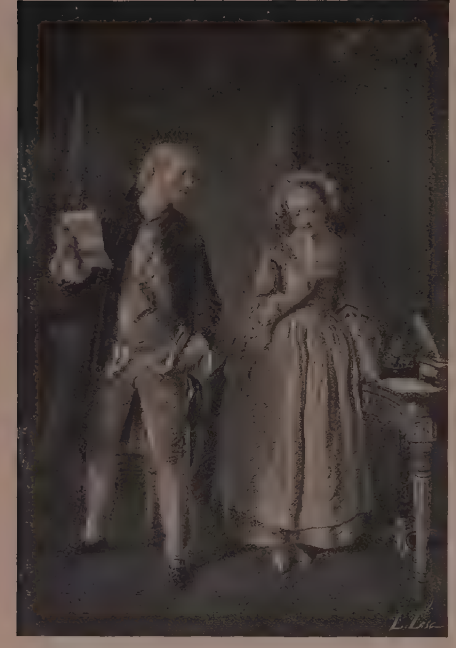
En fait, il n'écrivit le *Spectacle dans un fauteuil* et les *Proverbes et Comédies* que pour une élite de lecteurs ; et, si les pièces qui composent ces divers recueils arrivèrent au grand public, ce fut à la suite d'incidents auxquels l'auteur demeura étranger. Il ne récidiva volontairement l'affaire de la *Nuit Vénitienne* que beaucoup plus tard, avec *Louison*, à la suite de circonstances particulières. Dans ses *Confessions* — qui sont surtout celles des autres — Arsène Houssaye raconte que Musset écrivit cette piécette pour une comédienne qu'il appelle « Aricie » et qui tenta, vainement, d'arracher son amant aux ravages de l'alcoolisme.

La comédienne enferma chez elle Alfred de Musset, qui se mit tout de suite

M. Couture. - Studia-Lux.



Alfred de Musset, par Gavarni.



*Louison.* — Acte I, Scène II.

Le Duc.

Servante, que dis-tu? fi donc, tu ne l'es point.
Servante! Ce mot-là me choque au dernier point.

(Dessin de Bida dans l'édition des *Œuvres d'Alfred de Musset.*)
(Collection de la « Bibliothèque Charpentier ». Eug. Fasquelle, éditeur.)

à écrire *Louison*... Hélas! ce beau train de vie ne dura que trois semaines, une belle parenthèse dans l'orgie somnolente et pourtant radieuse du grand poète. Voilà qu'un jour, après souper — et après minuit — Alfred de Musset a un caprice pour Anaïs, cette ingénue obstinée qui donna des illusions jusqu'à la fin. Il la conduit jusqu'à la porte, il la conduit jusqu'au bas de l'escalier, il la conduit jusque chez elle sans penser qu'il a oublié son chapeau... Le lendemain, Aricie lui renvoya, par ambassadeur, son chapeau et sa comédie avec ce simple mot : « Mon ami, vous avez oublié votre tête avec *Louison*, car c'est Anaïs qui jouera le rôle parce que je n'ai pas voulu jouer le *Caprice* ». En effet, Anaïs joua le rôle, mais sans grand succès, et l'ouvrage ne se maintint pas au répertoire.

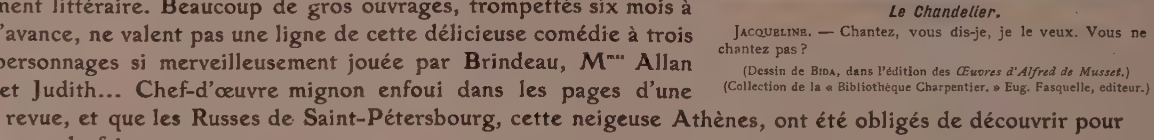
Donc, pour la *Nuit Vénitienne* et pour *Louison*, deux œuvres directement présentées au grand public, deux fours notoires et notables. L'avenir était à ces saynètes que Musset vouait si modestement à la demi-obscurité de la lecture au coin du feu. Comme le constate avec une particulière autorité Paul Foucher, la lumière accumulée des années était nécessaire à l'œuvre théâtrale d'Alfred de Musset; il fallait que « l'opinion tenace des lecteurs recueillis et compétents — cette goutte d'eau pure sur la pierre grossière — eût fait son trou dans la masse ». Musset, auteur dramatique presque malgré lui, va devenir le metteur en scène d'un théâtre enchanté où la jeunesse a plein droit de cité, où même elle n'admet les vieillards qu'à titre de repoussoir et pour compléter son triomphe. Quel paradis, cette patrie du rêve où passent la tremblante Jacqueline, la timide Rosette, l'orgueilleuse Camille, toutes ces petites-filles de Shakespeare à qui la Sylvia de Marivaux a donné le complément théâtral de ses grâces de moderne Colombine à l'abri de quelque bosquet ou sous l'ombre rosée de quelque nuage!

*Le Chandelier.*

Jacqueline. — Chantez, vous dis-je, je le veux. Vous ne chantez pas?

(Dessin de Bida, dans l'édition des *Œuvres d'Alfred de Musset.*)
(Collection de la « Bibliothèque Charpentier. » Eug. Fasquelle, éditeur.)

Ce fut Mme Allan, retour de Russie, qui imagina la première de porter le *Caprice* sur la scène de la rue Richelieu (1847). Le succès fut considérable. « Ce petit acte, joué samedi aux Français, s'écriait Théophile Gautier, est tout bonnement un grand événement littéraire. Beaucoup de gros ouvrages, trompettés six mois à l'avance, ne valent pas une ligne de cette délicieuse comédie à trois personnages si merveilleusement jouée par Brindeau, Mme Allan et Judith... Chef-d'œuvre mignon enfoui dans les pages d'une revue, et que les Russes de Saint-Pétersbourg, cette neigeuse Athènes, ont été obligés de découvrir pour nous le faire accepter ».



Mme Allan en costume de théâtre.
Foyer du Gymnase dramatique.

A signaler le portrait, un peu rosse, qu'Arsène Houssaye a laissé de cette Mme Allan, à qui nous devons l'éclosion du répertoire de Musset : « Mme Allan, une jolie futaille, comme on disait, était plus rêveuse qu'une jeune fille; elle adorait Alfred de Musset et elle l'enfermait chez elle, à Paris et aux champs. Le poète disait qu'il ne savait pas pourquoi, car l'homme finissait déjà chez lui. Mme Allan affirmait que c'était pour faire des comédies; mais leur hyménée ne mit pas au monde plus d'œuvres que d'enfants. Des lettres étranges témoignent de cette passion quasi-mystérieuse. On s'étonnait que ce dandy — c'était encore le mot — se fut pris à cette femme trop épanouie. Mais n'avait-on pas vu un journaliste à la mode, tout petit et tout fluet, Paulin Limayrac, se passionner pour Mlle Mante, cette tour de Babel? »

Futaille ou non, Mme Allan n'en avait pas moins désenguignonné les *Proverbes et Comédies*. Théophile Gautier ne s'y trompait pas : « En croyant écrire des pièces impossibles, s'écriait-il, Alfred de Musset s'est trouvé avoir fait tout un répertoire qui sera, nous n'en doutons pas, l'honneur et la fortune du Théâtre français... Il y a là de quoi rajeunir le Théâtre pour dix ans! » On ne saurait être meilleur prophète, et voilà qui console des sottises de Charles Maurice! Successivement, le Théâtre-Français (alors baptisé Théâtre de la République) joue, en avril 1848, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, avec Mme Allan et Brindeau; en août de la même année, *Il ne faut jurer de rien*, avec Got, Provost, Mlles Luther et Mante, tandis que le Théâtre-Historique donne une éclatante première du *Chandelier*. A noter un



*Le Caprice.* — Scène VIII.

Mme de Léry. — Eh bien! s'il ne vaut rien, ce thé..., jetez-le!

(Dessin de Bida, dans l'édition des *Œuvres d'Alfred de Musset.*)
(Collection de la « Bibliothèque Charpentier ». Eug. Fasquelle, éditeur



*Carmosine.* — Acte III, Scène I.

Carmosine.

Va dire, amour, ce qui cause ma peine...
Que cette chanson me plaît, mon cher Municcio.

(Dessin de Bida dans l'édition des *Œuvres d'Alfred de Musset.*)
(Collection de la « Bibliothèque Charpentier ». Eug. Fasquelle, éditeur.)

curieux détail de mise en scène : « Fortunio, qui, à cause de son extrême jeunesse, a dû emprunter les traits d'une femme, a été joué par M^me^ Debrou avec intelligence et sensibilité ».

Le *Chandelier* devait passer à la Comédie-Française et y trouver d'excellents interprètes : M^me^ Allan, Samson, Brindeau, Delaunay « le Fortunio rêvé », mais il allait y rencontrer aussi d'assez violentes oppositions, basées sur la prétendue immoralité du sujet. Un beau matin le directeur de la Comédie-Française recevait cette lettre du ministre de la maison de l'Empereur :

« Je remarque, monsieur le Directeur, sur le répertoire que vous venez de m'envoyer, l'annonce, pour vendredi prochain, d'une pièce que je vous ai recommandé de faire disparaître du répertoire. Je vous rappelle cette recommandation en vous invitant à vous y conformer. Signé : « Baroche ».

Le directeur (c'était Arsène Houssaye) tint bon et le *Chandelier* resta sur l'affiche. Mais l'alarme avait été chaude. D'ailleurs, l'histoire se recommence ! En mai 1872, la Comédie-Française remonte l'idylle de Fortunio et les criailleries reprennent de plus belle. Sarcey les flétrit au passage ; il rappelle le grand principe : « Jamais une œuvre qui est parfaitement belle n'est immorale. Elle contient toujours une part de vérité qui peut se tourner pour le public en sujet de réflexions ». Et il constate le succès immense de Delaunay, son admirable science de débit, l'art avec lequel il a su harmoniser tout son rôle avec « l'air de sa figure et les nécessités de son âge. »



*La Nuit Vénitienne.* — Scène III.

Razetta. — Le repos semble régner dans cette maison.

(Eau-forte d'Adolphe Lalauze, d'après une aquarelle d'E. Lami, pour la collection des *Œuvres d'Alfred de Musset*, de la Librairie E. Flammarion et A. Vaillant.)

*Andréa del Sarto* avait paru pour la première fois en 1833, dans la *Revue des Deux-Mondes*. Représenté au Théâtre-Français, le 21 novembre 1848, par Geoffroy, Maillart et M^lle^ Rimblot, il fut assez froidement accueilli. Meilleur succès à l'Odéon (trente-sept représentations) quand la pièce y fut redonnée, le 24 octobre 1841. On l'avait du reste tripatouillée ! Cordiani mourait au lieu de fuir avec Lucrèce.

(Eau-forte d'Adolphe Lalauze, d'après une aquarelle d'E. Lami, pour la collection des *Œuvres d'Alfred de Musset*, de la Librairie E. Flammarion et A. Vaillant.)



*Andréa del Sarto.* — Acte III, Scène III.

André. — C'est un cordial puissant...

Successivement défilèrent sur la scène *Bettine* (1851), les *Caprices de Marianne* (1851), avec une merveilleuse interprétation : Brindeau, Delaunay, Got, Provost, Madeleine Brohan ; *On ne badine pas avec l'amour* (1861), *Carmosine* (1865). Il ne restait plus à monter que *Fantasio* : on le donne enfin au Théâtre-Français, le 18 août 1866, avec cette distribution : Delaunay, Fantasio ; Coquelin, le prince ; Chéry, le Roi ; Garraud, Marinoni ; Sénéchal, Sparck ; Masset, Hartman ; Prud'hon, Facio ; Tronchet, Rutten ; Montet, un pénitent ; Masquiller, un tailleur. M^mes^ Favart, Elsbeth ; Jouassain, la gouvernante ; Lloyd, premier page ; Baretta, deuxième page...



*Les Caprices de Marianne.* — Acte II, Scène VI.

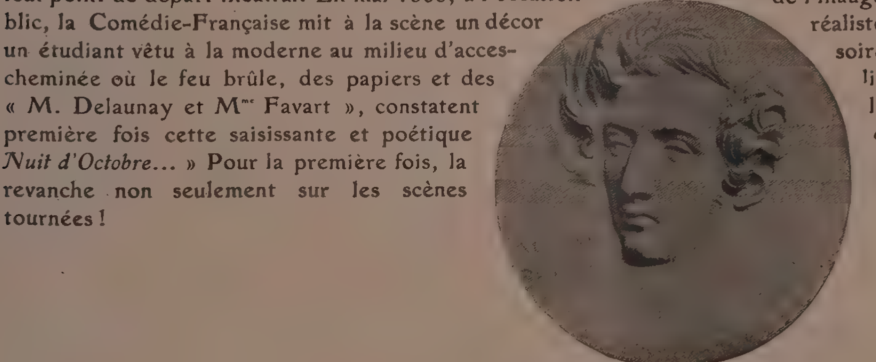
Octave. — Adieu l'amour et l'amitié ! ma place est vide sur la terre.

(Eau-forte d'Adolphe Lalauze, d'après une aquarelle d'E. Lami, pour la collection des *Œuvres d'Alfred de Musset*, de la Librairie E. Flammarion et A. Vaillant.)

Mauvaise presse ! le bon Vapereau s'effare et s'indigne... contre les adaptateurs. Louis Ulbach proteste aussi, dans le *Temps*, contre l'exploitation des « reliques » de Musset... Longtemps plus tard, en 1892, l'Odéon, sous la direction de M. Porel, devait reprendre *Fantasio*, avec M^me^ Réjane à qui le travesti ne réussit pas, pour des raisons toutes plastiques. L'excellente artiste exhiba, dès la première pirouette du premier tableau, sous les basques de son habit cramoisi, une féminité de si aveuglante évidence qu'on en fut presque déconcerté. La pièce se passe dans la lune ! Mais ce n'était pas une raison suffisante !

Pour terminer la nomenclature, rappelons qu'Alfred de Musset a fait représenter, à l'Odéon, l'*Habit Vert*, une « Mürgeriade » de médiocre saveur, en collaboration avec Emile Augier. Quant aux « Nuits », qui ont également pris place au répertoire, voici leur point de départ théâtral. En mai 1868, à l'occasion de l'inauguration du buste de Musset au foyer du public, la Comédie-Française mit à la scène un décor réaliste très en avance sur l'époque : « une mansarde, un étudiant vêtu à la moderne au milieu d'accessoires qui rappellent la vie de chaque jour, une cheminée où le feu brûle, des papiers et des livres épars ». Dans ce décor pittoresque « M. Delaunay et M^me^ Favart », constatent les feuilletons du lendemain, « ont dit pour la première fois cette saisissante et poétique confession d'Alfred de Musset intitulée la *Nuit d'Octobre*... » Pour la première fois, la *Nuit d'Octobre !* Elle devait prendre sa revanche non seulement sur les scènes d'ordre mais dans l'au-petit-bonheur des tournées !

MARCELLO.



Alfred de Musset, par David d'Angers.

# Le Théâtre dans le Monde

Nous sommes dans la période dite de pénitence, pendant laquelle Parisiens et Parisiennes semblent, au contraire, subir une nouvelle crise d'amusement et de plaisir, puisque, à l'occasion du Carnaval, se donnent de nombreuses fêtes costumées qui, souvent, sont absolument féeriques. Je n'ose en dire le bien que j'en pense, car je me dois aux charmantes mondaines chez qui on joue si joliment la comédie, et leurs reproches seraient très justes.

Je parlerai donc d'une réunion, qui avait un attrait tout spécial, donnée chez Miss Hesse, dans ses salons de l'avenue Victor-Hugo, où des jeunes filles, les plus distinguées de la colonie américaine, jouaient deux actes connus : *Un Jour de Première*, de J. de Marthold, et la *Rosalie*, si amusante, de Max Maurey. Vraiment, rien de plus étonnant que cette charmante personne dans l'habit noir et sous la barbiche de « M. Bol ! » Le charme de ces jolies miss interprétant leurs rôles était spécial et très différent. Bravos sincères pour Miss Ryman, Foote, Rallot, Thacher, Warren et Wathins, qui nous ont fait grand plaisir et dont l'accent était presque un charme de plus. Miss Hess, l'aimable maîtresse du logis, avec sa grâce sympathique, était à toutes ses invitées, car les messieurs n'avaient pas été admis dans cette réunion, où les jeunes étrangères dominaient.

M. Mounet-Sully, faisant une lecture.

Je tiens à recommander une délicieuse petite pièce, créée dans le monde, et qui vient d'être jouée près de quatre-vingts fois au Théâtre-Moderne : l'*Amour défendu*, de M. Raoul Gastambide, dont la musique est de M. G. Villain. Son succès est très mérité et réellement l'impression en est agréable.

Les amateurs se signalent ; au même théâtre, on a donné le *Mariage à l'échelle*, du duc de Bellune, créé par M. de la Chardonnière, et dont j'ai parlé ici l'année derrière. Puis c'est le *Péril jaune*, de Carolus Briau (lisez Brillaud de Laujardière), qui vient d'être représenté au Théâtre-Royal après avoir été applaudi dans vingt salons ; enfin, l'exquise, délicieuse *Simonne*, de M. Dietz-Monnin, créée chez lui, puis jouée en matinée au Théâtre-Molière, et qui est représentée régulièrement tous les soirs. Je ne sais pas quelles sont les interprètes femmes, mais je leur souhaite fort d'avoir autant de succès que les deux filles de M. et Mme Dietz-Monnin. Mlle Juliette, qui personnifiait *Simonne*, s'est montrée comédienne de premier ordre, et l'amour de « Chouchou » que jouait la petite « Marianne » était à croquer dans les deux sens du mot.

Mme Léo Claretie.

Matinée d'un grand intérêt chez M. et Mme Léo Claretie, dans leurs beaux salons du Faubourg Saint-Honoré. — A tout seigneur... Comme ce grand artiste qui a nom Mounet-Sully sait bien prendre son public ! Il a dit, avec une grâce infinie (c'est le mot propre), ce petit chef-d'œuvre d'Alphonse Daudet : *La Chèvre de M. Séguin*.

Un peintre de talent, Laurent Gsell, qui assistait à cette matinée, a bien voulu, sur ma prière, prendre quelques silhouettes pour mes chers lecteurs, qui apprécieront ces croquis si fins. C'est l'illustre tragédien, puis la gracieuse maîtresse de céans, puis M. et Mme Depas.

Beaucoup de succès pour Mlle Piérat, M. Gaston Paulin, Mme Umbers, le baron Le Lubez (si souvent applaudi), Mme Foreau-Isnardon. Un petit acte charmant : le *Chant du Muezzin*, de Franc-Nohain et Claude Terrasse, fait valoir les grâces et la jolie voix de Mme Magdeleine Depas et le souple talent du spirituel comédien Depas.

Salués, le ministre de Belgique et Mme Leghait ; le ministre du Japon et Mme Motono ; princesse de Faucigny-Lucinge ; Mme Paul Deschanel ; vicomtesses d'Avenel, de Bornier, de Trédern, etc., etc.

M. Fernand Depas (Sir Allard, dans le *Chant du Muezzin*).

Mme Claretie, secondée par son mari, était toute à ses invités. Comme ce charmant ménage est sympathique à tous ! Léo Claretie est un homme de lettres trop distingué et trop connu pour que nos érudits abonnés ne soient pas au courant de son œuvre ; c'est un documentateur incroyable, d'une érudition qui fera époque. Ses œuvres sont trop importantes pour que j'en puisse faire l'énumération. On se souvient du succès de : l'*Histoire de la Littérature Française*, de 1500 à 1900, en cinq volumes ; *Florian, l'homme et l'écrivain ; La Jeune Fille au dix-huitième siècle* (couronné par l'Académie) ; *Le Roman d'un Agrégé ; L'Université moderne*, et, qui vient à peine de paraître, *Histoire des Théâtres de Société*, écrin où sont cent bijoux littéraires, etc., etc. On croirait presque au travail d'un vieillard, en lisant l'énumération où je prends quelques titres..... N'en croyez rien ! Léo Claretie, qui a pourtant un passé, est un jeune plein d'avenir, qui travaille encore et toujours ; un... mari charmant, papa d'une ravissante fillette qui se joint à sa jolie petite mère pour faire fête aux amis, qu'ils reçoivent si bien !



NANCY-VERNET.

Mme Magdeleine Depas (Miss Héléna, dans le *Chant du Muezzin*).

Dessins de Laurent Gsell.



M. Couture. — Studia-Lux. La Revue Théâtrale.

Mlle Flore MIGNOT (Jeanne Morin).

M. DUQUESNE (Capitaine Lancelin.)



La Salle et le Théâtre. Cl. Paul Boyer

Mme Paul Boyer.
(Toilette de REDFERN.) Cl. Paul Boyer.

# Les Plaques de l'Année

## Une Revue chez Paul BOYER

C'est le six mars mil neuf cent six
Messieurs, que se passait ceci.

Dans le grand salon d'exposition de photographie de MM. Paul Boyer et Auguste Bert, boulevard des Capucines, une assistance considérable se pressait, serrée, tassée, mais heureuse et consciente de l'exceptionnelle bonne fortune qui lui était échue.

C'est qu'en effet, si jamais le traditionnel cliché — soyons à la hauteur — dont on abuse pour désigner les assistances un peu triées fut exact, c'est bien en cette circonstance : des hommes politiques, des généraux, des amiraux, des diplomates, de hauts fonctionnaires, naturellement aussi des journalistes, mais quels ! et des personnalités mondaines, artistiques, scientifiques ; toutes les catégories, oui, monsieur, oui, madame, étaient là, représentées. Une sélection, certes, mais qu'il n'avait pas été facile de faire. A la première annonce de cette fête, les demandes pour y assister avaient afflué, et MM. Boyer et Bert se trouvèrent bientôt en face de ce problème : choisir quelques centaines d'invités entre plusieurs milliers de postulants... Ils crurent s'en tirer en composant une seconde chambrée deux jours après ; hélas ! le nombre des déçus n'en a pas paru sensiblement diminué.

Il n'est pas téméraire d'avancer que l'assistance était d'élite et que ceux qui la composaient étaient des privilégiés.

Il arrive souvent, dans la vie parisienne, que le privilège obtenu dans ces conditions, parfois avec difficulté, est illusoire et décevant.

Jugez s'il en fut ainsi : sur une petite scène très élégamment décorée, érigée dans le fond du salon, on servit aux invités un régal de musique et de comédie...

Désirez-vous vous tenir à quelque chose ? on va simplement vous détailler le programme ; et, dame, c'est renversant.

Dans une première partie, on vit danser Mlle Zambelli ; on entendit M. Mounet-Sully et Mme Bartet ; puis, MM. Affre et Paul Fugère et Mlle Costès.

Quel fut leur succès? Point n'est besoin de le dire, tous ces nobles artistes en sont coutumiers, mais il convient de signaler qu'à ce succès fut associée pour sa bonne part, et une part légitime, dont la seule courtoisie n'était pas l'unique inspiratrice, la maîtresse de la maison, la très charmante Mme Paul Boyer, élève de M. Edmond Laurens, et qui, accompagnée par son professeur, a interprété plusieurs mélodies avec une voix et un art également délicieux.

Ce n'est pas outrager ces sommités artistiques, j'imagine, de dire qu'on attendait impatiemment la seconde partie du spectacle. Celle-ci, en effet, dépourvue de banalité, était

Cl. Paul Boyer.



Mlle Alice Bonheur (la Plaque).

Cl. Paul Boyer



Mlle Éveline Janney (Phémie).

Clichés Paul Boyer.



Mlle Mary Théry (la Ville de Paris).



M. Matrat. M. Banès. Mlle Derminy. M. Chepfer. M. Antony Mars. M. Ed. Laurens. M. Paul Boyer. Mlle Andrée Barlette.

bien de nature à piquer toutes les curiosités et à légitimer tant d'empressement.

Les *Plaques de l'année,* revue en deux actes — annonçait le programme illustré d'un dessin galamment symbolique d'Abel Faivre — par MM. Paul Ferrier, Ernest Depré, Maurice Desvallières, Hugues Delorme, Henri Kéroul, Antony Mars et Michel Provins, musique de MM. Banès, Clérice, Diet, Ganne, Hirchmann et Edmond Laurens. Ouf!

Sept auteurs et six compositeurs! Sept et six, treize. C'est beau, le mépris de la superstition.

Ce que fut l'œuvre réalisée par la collaboration de tant d'écrivains spirituels et avertis, de tant de musiciens d'expérience et de talent, vous n'attendez pas qu'on vous le narre ici par le menu. Du moins pourrez-vous goûter l'agrément de voir sous quel aspect se présentèrent quelques-unes des principales interprètes, Mmes Alice Bonheur, Andrée Barlette, Harlay, Eveline Janney, Mary Théry, Paulette del Baye, Marthe Derminy, Kerville.

J'oserai dire que ces portraits ne sont pas les moins jolies « plaques de l'année » qui sortiront de l'atelier de Paul Boyer.

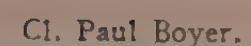
A côté de ces jeunes beautés, et leur donnant la réplique, on applaudit MM. Matrat, Louis Gauthier, Chepfer, Milo, Prévost, Rouvière, Frey, Paul Ardot, Faber et Jean Guitry.

Si l'on vous disait maintenant que le succès remporté par la réunion de tant de talents divers ne fut pas étourdissant, vous souririez, incrédules. Et combien vous auriez raison.

Avec son parfum intense d'art raffiné et de mondanité, la fête de M. Paul Boyer fut plus qu'une de ces soirées dont, quotidiennement, à Paris, en maint salon, s'allument les girandoles. La *Revue Théâtrale* ne pouvait manquer au devoir d'en fixer le souvenir parmi ceux des solennités artistiques de la saison.



G. F.



Cl. Paul Boyer.



Mlle Harlay (la Lentille).

Cl. Paul Boyer.



Mlle Andrée Barlette (la Dame).

Cl. Paul Boyer.

Clichés Paul Boyer.

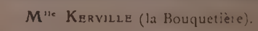


Mlle Paulette del Baye (la Suède).



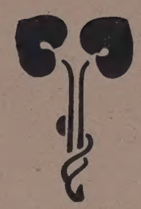
M. Matrat. M. Frey M. Hirchmann. Mlle Andrée Barlette. M. M. Desvallières. M. Paul Boyer. M. Paul Fugère.



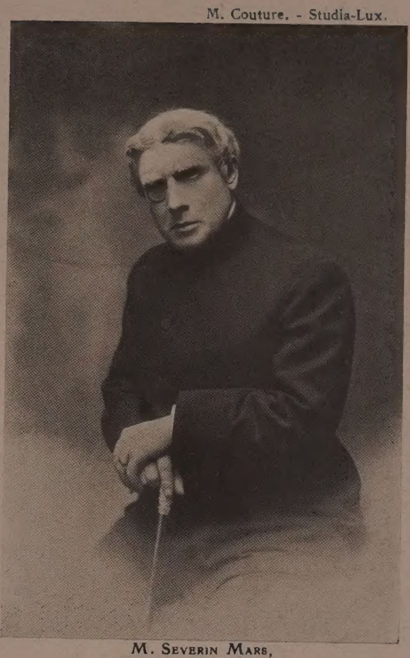


Mlle Kerville (la Bouquetière).

# THÉATRES A COTÉ



M. Couture. - Studia-Lux.



M. Severin Mars,
dans *Par-dessus la Frontière.*

THÉATRE-ROYAL. — Il vous souvient de ce cambrioleur qui, surpris dans la chambrette d'une modiste, se dit son amant?... De cette aventure se servit M. Jeannigot pour sa comédie, la *Pince*, en la corsant d'incidents qui en font une histoire vaudevillesque, à l'illustration de laquelle se complurent MM. Saulieu, Fallens, l'adroite Mlle Brécilly et Mlle Renée Leduc.

*Où la mère a passé...* l'enfant passe, prouve M. Lyon, dans une comédie qui livre à l'amour une fillette élevée en vue d'une destinée plus sérieuse. Les mauvais conseils, les mensonges des serments ont raison des supplications maternelles et de pleurs. Je l'aime. Adieu. Cette pièce, simple et intéressante, devait plaire. Mmes Ellen Andrée et Jeanne Chesnel s'attachèrent parfaitement à en dégager l'humaine sentimentalité, elles et — selon l'importance des rôles — Mlle Blanche Marcelle, MM. R. Lagrange et Saulieu — le même M. Saulieu revenant dans la *Bonne hôtelière*, un acte, de MM. Yves Mirande et Géroule, où, en compagnie de M. Victor Boucher, toujours aussi amusant, il rumine une combinaison permettant de régler, sans bourse délier, la note d'hôtel, par la séduction de la patronne, séduction qui s'opérerait si une lettre chargée n'arrivait à temps pour empêcher M. Boucher d'en arriver à cette... extrémité, représentée par Mlle Delphine Renot, qui se fit laide et moustachue, et amusa, ainsi que M. A. Lagrange, garçon de chambre typique.

*Misti*, opérette de Mme Michel Carré, musique de M. Michel, présente, elle aussi, un domestique peu ordinaire. Ancien valet de célébrités théâtrales, il réunit tant de manuscrits jetés au panier... qu'il peut se donner comme auteur-compositeur et forcer sa nouvelle maîtresse et une de ses amies de lui laisser voir si elles ont la poitrine d'un rôle. M. Faber a de la joie si Mmes Melsa et Janine Lagny ont de l'esprit par tout le corps.

Après cette action simplette, la revue de MM. Chepfer et Meusy paraîtrait précipitée tant elle est abondante, aussi trémoussante, et fine, surtout ! et parfaitement jouée par M. Chepfer — favori de l'endroit — avec la précieuse collaboration de Mlle Derminy, ravissante de légèreté, d'esprit, de tout ce qu'il faut pour faire une exquise commère.

GRAND-GUIGNOL. — Après une opération de courses, assez malheureuse... pour un commissaire de police qui se fait *étouffer* sa mise (la piécette s'intitule : *Dans un fauteuil)*, le Grand-Guignol passa à de meilleures spiritualités, à la *Conquête*, de MM. Jean Lorrain et Charles Esquier, comédie qui plut grandement par la causticité de son dialogue et l'autorité des interprètes choisis : MM. Tunc, Werney, Mmes Damiroff, Mérian, D'Helyones et Bailly. Un littérateur, infatué de sa personne encore plus que de ses ouvrages, se croit l'objet d'une folle passion. Afin de jouir de ce triomphe, il reçoit, devant ses amis, la femme éprise... qui n'est qu'un professeur de beauté en quête de clientèle.

Vient ensuite la *Veuve*, de MM. Héros et Abric, série de scènes très amusantes devant une guillotine... et dessus ! Car, pour obéir à la fantaisie de sa maîtresse, un certain Lecardon se place le cou dans la lunette et est obligé de demeurer dans cette situation, de subir la curiosité d'une bande de Cooks, qui offrent vingt francs de sa tête, de recevoir aussi les gifles du mari outragé, sous la menace du déclic. Un fou rire, quoi ! auquel contribuèrent bien MM. Brizard, Tunc, Werney, Ratineau, Roberty, Mmes Mérian et Pierval.

Le drame *Baraterie*, de MM. de Lorde et Masson-Forestier, est le crime commis par un armateur provoquant un sinistre, à

M. Couture. - Studia-Lux.



M. Chepfer. Mlle Derminy.
dans *Paris en Loterie.*

M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Derminy. M. Chepfer.
dans *Paris en Loterie.*

M. Couture. - Studia-Lux.



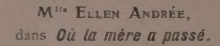
Mlle Derminy. M. Chepfer.
dans *Paris en loterie.*

l'effet de rétablir ses affaires, Des matelots meurent... mais l'assureur paie, ce qui ne s'explique guère : la preuve du déchargement clandestin pouvant être faite, on nous le dit. A part cela, la pièce est ordonnée pour émouvoir. Elle est conduite dans un bon mouvement par MM. Bussy, Tunc, Ratineau, Chevillot, Mmes Damiroff, Pierval, Bailly et de moindres emplois.

DEUX-MASQUES. — Nous sommes loin des flonflons, des couplets grivois et des fantaisies spirituelles : *Au-dessus des frontières* — auteur M. Henri de Noussanne — est une œuvre respectable, impartiale, philosophique, point raisonneuse, fort active et jolie même, quant aux définitions de sentiments. Henri de Ronsart, officier et fils d'un général allemand, aime une Française, Elise Austin-Quercy, dont les parents acceptent l'union. Mais la haine du général pour tout ce qui est français, s'oppose au mariage. Mis en demeure de rompre, le jeune Allemand refuse. Il est chassé, malgré les larmes de sa mère, une brave femme, très malade, qui, avant de rentrer en Allemagne, vient voir son fils et embrasser Elise. Le général, instruit de cette visite, accourt, décidé à tuer son fils ou à se supprimer. Le destin en décide autrement : la mère meurt, gardant en expirant, deux mains que le général n'ose désunir.

Obligé de raconter brièvement le drame, j'ai laissé en dehors de l'action le plus beau rôle, celui de Daisy — Mlle Rita del Erido — amoureuse déçue et secourable, ingéniée à favoriser l'union, aussi bonne que jolie, humaine... à faire jaillir les pleurs, un ravissement. D'ailleurs chaque interprète fut à la hauteur de sa tâche : M. Severin-Mars composa un général de grande allure ; M. Vallières, un amoureux noblement épris ; M. Gréhan, un père de haute philosophie ; MM. Saint-Paul et Berry, des personnages intéressants. Mme Fournier fut mère, c'est tout dire, Mlle Lepage, douce fiancée ; Mlle Davennes... une amie peu sûre.

M. Couture. - Stu



Mlle Ellen Andrée,
dans *Où la mère a passé.*

NOUVELLE-COMÉDIE. — Après quelques tentatives de mise en train, la *40 H. P.* de M. André de Lorde, prit enfin la vitesse et marcha à l'allure voulue : folle, selon le désir de l'auteur, qui mit au volant l'aliéné nécessaire au dessein d'écrabouillement. L'intérêt de cet accident résida dans l'illusion de vitesse, de fuite éperdue le long des chemins bordés d'arbres et d'habitations. Et on procéda à des actions, moins meurtrières. Tout d'abord, de M. Michel Carré, la *Victime, ou l'Affaire de l'impasse des Trois-Poulets* — ou le secret de Polichinelle ? puisque c'est pour avoir confié à la bonne l'attentat dont Clémence, sa maîtresse, a été victime, que Barillot voit son appartement assiégé, sa tranquillité perdue et sa place compromise. Aussi bien, sort-il de l'impasse en laissant Clémence à un destin plus... clément.

MM. Gouget, Franck, Saint-Isles, Launay, Tabassol ; Mmes Grandjean, Méra Céti et Guéret s'amusèrent en nous divertissant.

Puis, parut *Josiane*, de M. Jean Lorrain, étude de mœurs âpre et cruelle, drôle pour la galerie. Cette aventure de Josiane est plutôt roide : par suite d'une farce de mauvais goût, la demoiselle a été envoyée au Dépôt, comme raccoleuse et les journaux sont pleins de l'incident. A cette déveine, s'en ajoute une autre : la ruine d'un amant sérieux. Mais la Providence — une soubrette — veille ; elle lui donne le conseil de profiter du scandale. Pleine de courage, Josiane se met au lit et reçoit les reporters.

Mlle Sergy mit toute ses grâces à vêtir le rôle de Josiane et fut charmante ; Mlle Flore Bergeys marqua à la perfection le caractère de la caméristé et M. Schultz ne se montra pas inférieur en financier philosophe. Henry FRANSOIS.

M. Couture. - Studia-Lux. « *Une Conquête* ».



Mlle Annie Pervey. M. Werney. Mlle Damiroff. Mlle Suzanne Merian.
M. Tunc. Mlle Marcelle Bailly

M. Couture. - Studia-Lux. « *Baraterie* ».



Mlle Pierval. M. Chevillot. M. Bussy. M. Ratineau.
Mlle Bérangère. Mlle Denucey. M. Germain. M. Roberty.

« *La Veuve* ». M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Suz. Mérian. M. Chevillot. M. Tunc. Mlle Denucey. Mlle Pierval.
M. Brizard. M. Werney. M. Roberty. M. Ratineau.

# Les Tréteaux de la Mode

Que de premières ! de succès ! et d'éblouissantes toilettes ! Jamais saison finissante ne vit pareilles nouveautés.

Au Vaudeville d'abord. Le théâtre de M. Porel a souvent convoqué les soiristes, cet hiver, mais la Mode ne songe guère à s'en plaindre, car à chaque pièce nouvelle ce fut une débauche de merveilles. Le *Bourgeon* — un titre plein d'actualité — n'a pas à rougir devant ses devanciers.



M. Couture. - Studia-Lux.

Mlle Suzanne Demay, du Palais-Royal.
(Chapeau de LEWIS.)

Mlle Jeanne Rolly est une séduisante Etiennette. Son costume d'auto, manteau et toque de daim gris piquée d'une mouette grise, nous donne la prescience des fines élégances que nous allons voir défiler devant nous.

Sa toilette du deux, en tussor ciel avec plissés de linon blanc et ceinture de cuir jaune, puis le déshabillé de Valenciennes et d'Irlande — un peu décolleté, a-t-il semblé, — ont été ensuite très applaudis, mais le plus goûté de tous a été certainement le très simple et charmant costume de chasse, en velours côtelé gris.

A côté de la jolie comédienne, Mme Judic nous enseigne l'élégance de la seconde jeunesse, si difficile parfois à parer ! En gaze ninon pervenche, plissée à plat, éclairée d'un empiècement en malines coupé de petits biais de satin, sa robe de maman austère du premier acte, est très joliment dessinée.

Une robe de crêpe de Chine mordoré, garnie de taffetas, puis ensuite une toilette de visite, en drap vieux rose, au grand col incrusté de motifs en linon brodé crème soulignent, ensuite, spirituellement les accommodements que Mme de Plounidec prend avec le ciel et... sa conscience.

Dirai-je encore le joli costume de cycliste si galamment porté par Mlle Yvonne de Bray. En tissu rayé blanc et gris. Corsage à plis, garni d'une petite cravate cerise. Jupe-corselet, ornée de deux biais piqués dans le bas.

Au Vaudeville, les hommes eux-mêmes ne sont pas sacrifiés. M. Lerand, qui incarne le perfide Heurteloup, exhibe une livrée de mari « voué au bleu ». Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous retrouvions cette gamme céleste sur les plages mondaines cet été.

Non loin du Vaudeville, le couturier Drecoll a triomphé tout le long de l'*Irrésistible*, aux Nouveautés, avec le trio : Marie Magnier, Suzanne Carlix et Félyne.

Il faut tout citer, sous peine d'hérésie élégante : la palme de beauté ayant été délivrée sans conteste à Mlle Félyne, c'est par ses toilettes que nous commencerons.

Au premier acte, une robe Empire de voile blé, incrustation de toile et grosse guipure de coton même ton. Au deuxième, une toilette de gaze chartreuse. Au corsage, écharpe de dentelle brodée. Jupe également brodée et garnie de galon métal. Une écharpe de même gaze ennuageait cette vaporeuse toilette. Au troisième acte, une robe changeante mauve et rose sur laquelle est jeté un grand manteau vague avec d'originales pattes de drap, croisées et brodées acier. Enfin, une robe de mousseline blanche, casaque de tulle blanc, broderie soie, tons Pompadour.

Mme Marie Magnier, dont la belle maturité ravit toujours les spectateurs, nous exhibe une délicate gamme de bleu lavande, rose bengale et gris bleu, le tout envolanté de dentelles : Irlande, Chantilly, Valenciennes.

A Mlle Suzanne Carlix, qui, pour venir la dernière dans cette énumération n'en a pas les plus modestes toilettes, au contraire ! Voyez plutôt : 1° Robe de mousseline de soie pékinée noir et blanc, corsage drapé garni d'une broderie rouge sur toile blanche, même broderie au bas de la jupe. Echarpe de mousseline gris cendré ; 2° robe blanche, entre-deux Valenciennes et mousseline brodée sur fond rose pâle. Grosse rose au corsage et broderies de petites roses au passé ; 3° robe de tussor gris argent, garni de Cluny. Manteau de tussor blanc garni petit col rouge et tresses blanches.

Inutile de commenter, n'est-ce pas, toutes ces charmantes choses. Il n'y a qu'à les admirer et... les envier.

Ce n'est pas tout : le Gymnase et la Gaîté ont renouvelé, eux aussi, leur affiche.

Mme Andrée Mégard, dont je regrettais, dans une précédente chronique, de ne pouvoir détailler le charme ensorceleur, est, comme d'habitude, habillée par son couturier favori : Redfern.

La blonde Slave, dans *Sacha*, était moulée dans des toilettes sobres de garnitures, mais dont toute l'élégance provient de la ligne créée par le couturier. Ainsi, sa première robe, en drap blanc craie, avec boléro où court une broderie perforée, la même, d'ailleurs, qu'au bas de la jupe, « vaut » tout entière par la nouveauté des manches-pèlerines.

Sa seconde toilette, en drap champagne, est simplement rehaussée d'un merveilleux fichu en guipure d'art, croisé au corsage.

Enfin, la troisième, gris tourterelle, d'un ton délicieux de fin de rêve — fin de vie aussi, puisque la belle Mania tombe frappée à mort — est délicatement brodée de fleurs deux tons qui s'harmonisent de la jupe jusqu'aux drapés du corsage.

Paquin partage le succès de Redfern avec Mlle Suzanne Munte, dont le tea-gown, en mousseline pétale de rose, est si légèrement recouvert d'une casaque de dentelle.

En satin souple vert d'eau, coupée d'un haut corselet en satin noir terminé par une ceinture à longs pans brodés et rebrodés, une autre toilette de la belle Mme de Villiers a soulevé des bravos approbateurs.

Très réussies aussi, les robes de Mlle Liceney, qui se montrait en Américaine sentimentale. En toile bleu clair froufroutant de malines, puis en mousseline pékinée églantine et blanc, et rien n'est plus printanier que ces créations de toilettes de jeunes filles, si difficiles à lancer, et à porter, au théâtre.

Dans un petit acte qui terminait la soirée, Mme Camille Preyle fit de nouveau applaudir Redfern, dans une robe de drap œuf de cane. Les draps et les draps clairs sont décidément favoris de ce grand maître de la *fashion*.

Il triomphe encore dans l'*Attentat*, à la Gaîté, où Mme Jane Hading est à son ordinaire sculpturalement belle dans la robe-manteau en velours bleu sombre garni de Venise noir. Un gilet de vieille dentelle, rehaussé de tons or, éclaire cette toilette accompagnée d'une étole en skungs rappelant le bas de la jupe.

Et voilà, je gage, de quoi orienter sérieusement la Mode de ce printemps 1906.

ALINE GRENET.

**Petite Correspondance.** — PAULA, *à Marigny*. — La Poudre de riz *Fleur de Pêche*, très adhérente, très fine et parfumée aux fleurs exotiques, que vous trouverez à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre*, conviendra parfaitement à votre blanc visage.

## LIVRES A LIRE

L'*Album-Annuaire de l'Armée Française*, publié par notre ami Roger DE BEAUVOIR, a reçu, l'an dernier, l'un des prix Montyon et une médaille d'or de la Société d'Encouragement au Bien. Ces rares distinctions vinrent en récompense à une œuvre honorable et utile au plus haut point. M. Roger DE BEAUVOIR donne en librairie, pour 1906, le dix-septième album de sa série. Au temps où l'Armée se trouve combattue avec un acharnement sournois et lâche qui semble puiser sa fureur insistante à d'étranges sources, il apparaît heureusement, ce recueil tout plein de souvenirs de notre gloire militaire — hélas, bien éloignés ! — et de vibrantes exhortations à nous rallier au drapeau que l'on voudrait tant salir, sans doute pour le livrer plus facilement.

En plus de renseignements nécessaires concernant toutes les lois militaires, le recrutement, les engagements, les rengagements, les emplacements de troupes, etc., l'*Annuaire de l'Armée française* présente une suite brillante et animée de récits patriotiques signés : Paul Doumer, Henry Houssaye, général Zurlinden, amiral Bienaimé, Jeanne et Frédéric Régamey, Marie-Anne de Bovet, etc.

L'illustration, très artistement mise en pages, reproduit, en plus des portraits de tous les grands chefs de notre armée, maints documents curieux : le prince Roland Bonaparte, en Saint-Cyrien ; M. Lépine, en mobile décoré de la médaille militaire ; le maréchal Saint-Arnaud et le général Lespinasse, par Raffet ; M. Paul Doumer, d'après le tableau de Weerts; puis quelques-uns des admirables grognards de Charlet, de belles compositions militaires de Berne-Bellecour et Malespin ; des dessins inédits de M. Marcelli et quantité d'aquarelles et de croquis intéressants de P. Comba, Frédéric Régamey, G. Montbard, Draner, etc. (PLON, NOURRIT ET Cie, éditeurs).

*Le Gérant* : CHARLES RICHARD.